

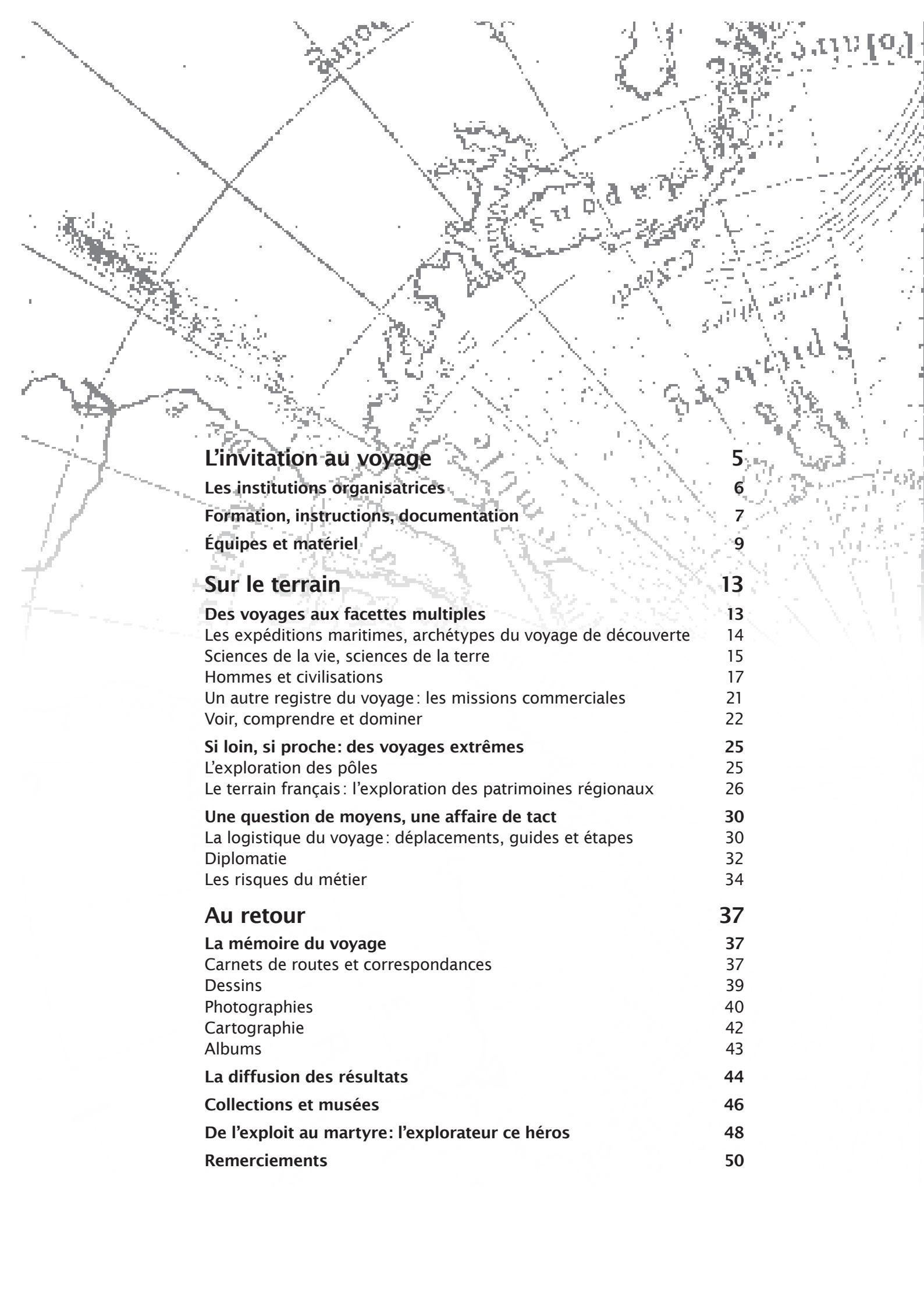
# **Des voyageurs à l'épreuve du terrain**

**Études, enquêtes,  
explorations  
1800-1960**

Ce livret contient la liste des documents exposés ainsi que des commentaires s'y rapportant.

Une version au format pdf est disponible en ligne sur le site des Archives nationales :  
[www.archives-nationales.culture.gouv.fr](http://www.archives-nationales.culture.gouv.fr)

À la fin de votre visite,  
nous vous remercions de bien vouloir  
rendre ce livret à la caisse.



<b>L'invitation au voyage</b>	<b>5</b>
Les institutions organisatrices	6
Formation, instructions, documentation	7
Équipes et matériel	9
<b>Sur le terrain</b>	<b>13</b>
<b>Des voyages aux facettes multiples</b>	<b>13</b>
Les expéditions maritimes, archétypes du voyage de découverte	14
Sciences de la vie, sciences de la terre	15
Hommes et civilisations	17
Un autre registre du voyage: les missions commerciales	21
Voir, comprendre et dominer	22
<b>Si loin, si proche: des voyages extrêmes</b>	<b>25</b>
L'exploration des pôles	25
Le terrain français: l'exploration des patrimoines régionaux	26
<b>Une question de moyens, une affaire de tact</b>	<b>30</b>
La logistique du voyage: déplacements, guides et étapes	30
Diplomatie	32
Les risques du métier	34
<b>Au retour</b>	<b>37</b>
<b>La mémoire du voyage</b>	<b>37</b>
Carnets de routes et correspondances	37
Dessins	39
Photographies	40
Cartographie	42
Albums	43
<b>La diffusion des résultats</b>	<b>44</b>
<b>Collections et musées</b>	<b>46</b>
<b>De l'exploit au martyr: l'explorateur ce héros</b>	<b>48</b>
<b>Remerciements</b>	<b>50</b>

# Des voyageurs à l'épreuve In terrain.

Aux yeux du grand public, les voyages scientifiques du passé apparaissent le plus souvent dans leur dimension héroïque. On imagine volontiers l'explorateur, solitaire ou presque, affrontant mille dangers et parcourant d'énormes distances pour parvenir à ses fins: la découverte d'une terre inconnue, d'une cité endormie depuis des siècles, d'une espèce animale jusqu'alors non répertoriée.

Or ces découvertes sont rarement le fait d'un homme seul. Pour préparer et mener à bien son voyage, l'explorateur bénéficie de soutiens financiers, de conseils scientifiques, techniques ou méthodologiques, et surtout de la collaboration d'assistants, de guides, d'interprètes, de porteurs. Le voyage s'inscrit lui-même dans un contexte qui est loin d'être anodin et répond à un certain nombre d'attendus, tant dans sa conception que dans ses objectifs: enjeux scientifiques, visées impérialistes, intérêts économiques.

Cette exposition entend lever le voile sur cet « envers du décor ». Elle s'organise autour des trois temps du voyage: sa préparation, son déroulement et ses retombées scientifiques, politiques ou médiatiques.


C'est l'occasion de présenter au public des fonds des Archives nationales peu connus, voire totalement inédits, provenant de diverses administrations ou de dépôts de particuliers: ministère de la Marine, service des missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique, Muséum national d'histoire naturelle, CNRS, musées nationaux, famille d'Orléans, etc. Elle bénéficie en outre de prêts de quelques grandes institutions: le musée du quai Branly, le Muséum national d'histoire naturelle, le Conservatoire national des arts et métiers et la bibliothèque Éric-de-Dampierre (Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, à Nanterre).

## **Les auteurs :**

VA: Vanessa Aspart  
GB: Géraldine Barron  
EB: Estelle Bégué  
SC: Stéphanie Caffarel  
LC: Laure Carbonnel  
IC: Isabelle Chave  
MSC: Marie-Sophie Corcy  
CDD: Christiane Demeulenaere-Douyère  
MD: Marc Durand  
CF: Cyrille Foasso  
NG: Nadine Gastaldi  
VG: Virginie Grégoire  
TG: Thierry Guilpin  
EG: Emmanuelle Giry  
ALK: Anne Leblay-Kinoshita  
ALG: Armelle Le Goff  
MBLG: Marie-Barbara Le Gonidec  
PM: Pascal Mongne  
EP: Edith Pirio  
PR: Pascal Riviale  
SRS: Stéphane Rodriguez-Spolti  
BSM: Bertrand Sainte-Marthe  
BS: Brigitte Schmauch

Les dimensions sont données en cm

Pour des raisons de conservation  
un certain nombre de documents fragiles  
seront remplacés en cours d'exposition  
par un autre document de nature analogue  
ou par un fac-similé.



# L'invitation au voyage

Le premier temps du voyage est bien sûr celui des préparatifs. Ceux-ci peuvent être plus ou moins poussés, selon les moyens et les objectifs du voyageur. Si certains explorateurs font le choix – ou s’y résolvent par défaut – de partir seuls ou sans soutien, beaucoup cherchent au contraire le patronage d’une administration ou d’une institution prestigieuse qui pourra leur apporter sinon un financement, du moins une reconnaissance officielle de leur projet, une aide logistique et politique, des conseils scientifiques ou techniques, voire des instructions spécifiques en vue d’effectuer des recherches sur une région ou sur une thématique donnée. Des personnalités ou des institutions sont fréquemment sollicitées afin d’évaluer l’intérêt ou la faisabilité d’un projet soumis au service des missions scientifiques et littéraires (et, plus tard, au Centre national de la recherche scientifique ou à d’autres organismes de recherche). Certaines d’entre elles assurent même des formations succinctes pour les apprentis explorateurs. Enfin, il est l’heure de former les équipes, de préférence avec des personnes disposant d’une spécialité qui sera indispensable sur le terrain, et de réunir le matériel nécessaire, qui sera parfois prêté par une administration ou un établissement scientifique.

## **1** *La Description de l’Égypte, Antiquités, vol. V, pl. 8: pyramides de Memphis, 1814*

volume en position semi-ouverte: 73 × 113 × 35  
*Arch. nat., Bibliothèque historique, MI 130*

Le 12 avril 1798, le Directoire confie à Bonaparte le commandement de l’expédition militaire en Égypte. Dans le même temps, une Commission des sciences et des arts est constituée; ingénieurs, géographes, antiquaires, naturalistes, artistes la composent. Au terme de l’expédition la masse d’informations, de données scientifiques et d’images réunies sera considérable. Très vite, dans un geste éminemment politique, une ambitieuse publication des résultats est décidée. La première livraison voit le jour en 1810, la dernière s’achève en 1829. L’ensemble, organisé en trois parties (antiquités, État moderne, histoire naturelle), ne compte pas moins de dix volumes de textes, treize volumes de planches et un atlas de cartes; le tout au format in-folio ou in-plano. Cette publication monumentale est demeurée une référence, non seulement dans le monde de l’édition, mais aussi dans le monde des sciences: elle a probablement suscité au XIX<sup>e</sup> siècle de nombreuses vocations, que ce soit parmi les savants en herbe ou bien les apprentis aventuriers. PR

# Les institutions organisatrices

Si certains voyageurs partent seuls à l'aventure, la plupart recherchent le soutien d'une institution qui pourrait leur apporter sinon un financement, du moins une aide logistique, des conseils scientifiques ou méthodologiques et une reconnaissance officielle de leur entreprise. Il peut s'agir d'une entité gouvernementale (service des missions scientifiques, Muséum) comme d'une prestigieuse société savante (les sociétés de géographie ou d'anthropologie). Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, la recherche s'est progressivement professionnalisée pour être assumée par de nouveaux organismes tels que le Centre national de la recherche scientifique ou l'Office de recherche scientifique et technique outre-mer, devenu l'Institut de recherche pour le développement.

## 2 Mémoire sur le Dépôt de la Marine et le personnel des ingénieurs hydrographiques, 1880

ouvert: 35 × 55

Arch. nat., MAR/10JJ/504

Ce mémoire, daté de 1879, sorte de plaidoyer *pro domo*, accompagné de documents statistiques et de chronologies, défend le corps des ingénieurs hydrographes, alors menacé de restrictions budgétaires, et expose le bilan exceptionnel de ce corps et de son institution de tutelle: le Dépôt de la Marine. Celui-ci avait été créé en 1720, sous l'appellation de Dépôt des cartes, plans et journaux de la Marine, pour recueillir toute la documentation nautique enfouie dans les bureaux du ministère, notamment cartes et journaux de bord et de navigation considérés alors comme essentiels pour la correction des cartes marines. À cette fonction de conservation, le Dépôt ajouta dès 1737 celle de producteur et de diffuseur des cartes marines dont il eut le monopole à partir de 1773. C'est dans le cadre de ce service que travaillèrent de célèbres cartographes tels que Beautemps-Beaupré, considéré comme le père de l'hydrographie moderne. Sous la Restauration, le corps des ingénieurs hydrographes est organisé

officiellement et recrute désormais ses membres à l'École polytechnique. Ceux-ci participent aux missions hydrographiques qui reprennent sans discontinuer et produisent des travaux dont l'excellence est largement reconnue. BS

## 3 Muséum national d'histoire naturelle. Nouveau bâtiment des animaux féroces. Élévation, par Blavette, architecte du Muséum, 12 mars 1902.

Remplacé par: autre élévation du même bâtiment, façade côté du quai, par Blavette, architecte du Muséum, 1902

Encre et aquarelle

60 × 70

Arch. nat., VA 196/53, A 196/54

Qu'elles soient le résultat de dons, d'envois par des correspondants ou bien d'explorations lointaines, le Muséum national d'histoire naturelle n'a jamais cessé d'accroître ses collections, y compris pour les animaux vivants. Une première « loge des animaux féroces » avait été construite à partir de 1822. Ce projet pour un nouvel édifice, signé par Blavette, l'architecte du Muséum, et daté de 1902, propose un bâtiment bien plus imposant, signe possible de l'importance accordée aux fauves dans la ménagerie alors en plein développement. Ces animaux exerçaient vraisemblablement une certaine fascination sur le grand public qui pouvait se représenter ainsi un Ailleurs aussi sauvage qu'imaginaire. Ce projet ne verra toutefois pas le jour: ce n'est qu'en 1937 que le pavillon des fauves sera reconstruit. PR

## Reproduction sur la cimaise

## Diplôme de membre de la Société de géographie de Paris ayant appartenu à Armand Landrin, 1866

Arch. nat., 20130184/90

© Archives nationales

La Société de géographie de Paris, fondée en 1821, fut, avec la Société d'anthropologie de Paris, l'association scientifique la plus influente du XIX<sup>e</sup> siècle en France. Certains membres de son bureau siégeaient à diverses commissions ministérielles et jouissaient d'un réseau de relations très étendu. Leur parole était écoutée lorsqu'il s'agissait d'accorder ou de refuser une mission scientifique ou bien d'envisager une entreprise coloniale. Lorsqu'il reçut son diplôme de membre de la Société de géographie, daté du 2 février 1866, Armand Landrin était encore un jeune aide-naturaliste au Muséum, préparateur de géologie. La date n'est sans doute pas un hasard, dès lors qu'au même moment il demandait au ministère de l'Instruction publique une « mission d'exploration » des côtes méditerranéennes afin d'y étudier la faune marine. Bien plus tard, en 1880, il

sera nommé conservateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, aux côtés d'Ernest-Théodore Hamy. Il y restera jusqu'à sa retraite en 1910. PR

#### **4 Procès-verbaux de la Commission des missions scientifiques et littéraires, séance du 30 juin 1875**

32 × 44 × 6  
Arch. nat., F/17\*/2272

La Commission des missions scientifiques et littéraires, créée en 1874 au sein du ministère de l'Instruction publique, est formée de hauts fonctionnaires et de savants de différentes spécialités. On dispose des comptes rendus de leurs réunions du 25 janvier 1874 au 20 décembre 1889. Lors de celles-ci, ces savants se répartissent, en fonction de leurs compétences, l'examen des demandes de mission reçues. Lors de la séance suivante, après rapport de l'expert désigné, ils accordent ou refusent les missions sollicitées. Ainsi, lors de cette réunion du 30 juin 1875 présidée par Charles Jourdain, inspecteur général de l'enseignement supérieur, quatre missions sont accordées (dont celle de Charles Wiener au Pérou et en Bolivie) et trois refusées. Ces réunions sont aussi l'occasion d'évoquer le déroulement des missions en cours. Là, il est question des difficultés que rencontre le docteur Harmand en Cochinchine. Enfin, les rapports remis par les missionnés donnent lieu à une évaluation scientifique en vue de leur publication ou non par la Commission. ALG

#### **5 Compte rendu de la réunion en vue de la réorganisation du Centre national de la recherche scientifique, sous-section des sciences humaines, 6 octobre 1944**

60 pages dactylographiées  
21 × 27 × 2  
Arch. nat., 19800284/205,  
dossier sciences humaines

Le Centre national de la recherche scientifique [CNRS] est créé par un décret du 19 octobre 1939 : placé sous tutelle du ministère de l'Éducation nationale, il s'articule alors entre une section des « sciences pures » et une section des « sciences appliquées ». La nomination de Frédéric Joliot-Curie comme directeur du Centre en septembre 1944 marque une profonde réorganisation. Joliot-Curie souhaite rapprocher sciences exactes et appliquées, et pour cela créer un comité national de la recherche puis des comités par disciplines. Cette première séance du comité des sciences humaines en octobre 1944 vise, outre la réorganisation des laboratoires, la collaboration avec les organismes de recherche externes, tels l'Office de la recherche scientifique coloniale [ORSC] créé en 1943 sous l'autorité du secrétaire d'État à la Marine et aux Colonies. En effet,

l'héritage administratif de l'État français concernant l'organisation de la recherche n'est pas balayé en 1944 : malgré la réorganisation du CNRS, les acteurs restent multiples et leurs tutelles diverses ; la centralisation scientifique n'est pas réalisée. EG

*Formation  
instructions  
Documentation*

**Entreprendre un voyage d'étude impliquait nécessairement de disposer d'un certain bagage scientifique (même si longtemps les voyageurs ont plutôt eu une pratique pluridisciplinaire de leur terrain qu'une approche de spécialiste), ainsi que des méthodes de recherches adaptées et efficaces. Pour ce faire, certaines institutions, telles que le Muséum, proposaient des formations accélérées, ou bien adressaient des instructions – générales ou spécifiques – aux apprentis explorateurs. Le Muséum, l'Institut de France, la Société de géographie de Paris et la Société d'anthropologie de Paris furent fréquemment sollicités au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle pour produire de telles instructions.**

#### **6 Six cartes d'entrée au Muséum national d'histoire naturelle délivrées pour étude, XIX<sup>e</sup> siècle**

8 × 10 environ  
Arch. nat., AJ/15/540

Le Muséum national d'histoire naturelle a été, dès sa création en 1793, un lieu de diffusion des connaissances, d'enseignement, voire de promenades, perpétuant ainsi l'héritage du Jardin du roi. Pour remplir ses missions, l'institution se lance dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle dans une politique de constitution de collections. Selon l'orientation donnée par les différents directeurs – comptant parmi les plus éminents scientifiques de leur temps – l'accent est mis soit sur les règnes animal ou végétal, soit sur l'étude des traces du passé (anatomie comparée, géologie). La ménagerie relève de cette notion de collection. En 1827, la présence de la première

girafe vivante offerte par le pacha d'Égypte à Charles X est une telle attraction qu'elle justifie à elle seule l'émission de « billet de visite ». La fréquentation des différents lieux du Muséum est également régulée par l'octroi de billets d'entrée signés par les professeurs administrateurs : Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836), Georges Cuvier (1769-1832), Adolphe Brongniart (1801-1876) et Barthélemy Faujas de Saint-Fond (1741-1819). EP

## **7 Enseignement spécial pour les voyageurs au Muséum national d'histoire naturelle: programme des cours, année 1897**

10,5 × 13  
*Arch. nat., AJ/15/540*

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les collections du Muséum se constituent grâce aux collectes des voyageurs, explorateurs, amateurs éclairés qui parcourent le monde et tentent de décrire et de répertorier tout ce qu'ils rencontrent : hommes, animaux, végétaux, minéraux. Les conditions de collecte, de conservation, de conditionnement en vue du transport, surtout lorsqu'il s'agit de spécimens vivants, doivent se faire selon toute la rigueur scientifique nécessaire pour leur étude ultérieure. Les voyageurs qui proposent leurs services sont plus souvent personnels diplomatiques, prospecteurs commerciaux ou militaires que diplômés de la faculté des sciences. Les archives du Muséum gardent les traces d'initiatives successives de sensibilisation, puis de véritables formations, à destination des correspondants ou des missionnés et ce depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, à partir des années 1880, est mis en place un véritable enseignement spécifique qui consiste en leçons et conférences pratiques assurées par les professeurs et le personnel scientifique du Muséum. EP

## **8 Institut de France. Académie des sciences. Instructions destinées au colonel Ducouret, 20 août 1849**

28 × 22,5 × 5  
*Arch. nat., F/17/2957/B, dossier Ducouret*

En mai 1849, le colonel Ducouret, connu aussi sous le nom d'Hadji-abd-el-Hamid-Bey, est chargé d'une exploration de cinq années dans l'Afrique centrale. Les richesses naturelles de ce continent suscitent bien des curiosités et des convoitises. Aussi, le ministère demande à l'Académie des sciences de rédiger, à l'attention de ce voyageur, des instructions précises sur la botanique, la minéralogie et la zoologie. Joseph Descaine, du Muséum, académicien et botaniste réputé, a composé la plus grande partie de ces instructions. Il espère que, grâce à son expérience du terrain africain et à sa pratique de certains idiomes, le colonel va permettre aux botanistes du Muséum d'accroître leurs connaissances

sur la flore de ce continent. Il l'engage à rechercher avec soin, à collecter, à caractériser et à dessiner les plantes médicinales, les plantes alimentaires ainsi que les écorces tinctoriales intéressantes pour le commerce. ALG

## **9 Mission Dakar-Djibouti. Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques, 1931**

ouvert aux pages 26-27 : 24 × 31,5  
*Collection particulière*

Au moment même où va être lancée la fameuse mission Dakar-Djibouti (1931), est publié un petit fascicule intitulé *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*. Rédigé par Marcel Griaule, le directeur de la mission, à partir des cours reçus à l'Institut d'ethnologie, il a pour objectif de servir de manuel pratique pour tous ceux, en particulier les fonctionnaires coloniaux, qui souhaiteraient collaborer à l'enrichissement des collections nationales, notamment celles du Musée d'ethnologie du Trocadéro. Y sont rappelés quelques principes théoriques de base (« qu'est-ce que l'ethnologie ? ») et surtout des conseils pratiques (le choix des objets ne doit pas être lié à l'esthétique ; classement, étiquetage, emballage, documentation ; règles pour la photographie, pour la phonétique). S'il correspond au mouvement de renouveau de l'ethnologie française de l'entre-deux-guerres, ce fascicule s'inscrit aussi dans la longue tradition des « conseils aux voyageurs » développée dans le domaine scientifique dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. PR

## **Reproduction sur la cimaise Office de documentation folklorique au Musée national des arts et traditions populaires, 1937**

*Arch. nat., 20130148/10*  
© Archives nationales



## Équipes et matériel

Partir seul ou en équipe nombreuse ? L'approche du voyage était alors radicalement différente. En partant seul, les objectifs devaient forcément être plus modestes ; en équipe, l'organisation était plus lourde mais les résultats étaient potentiellement plus importants. On pouvait aussi s'adjoindre les compétences spécifiques d'un assistant, ou bien s'associer provisoirement à une équipe afin de bénéficier d'une infrastructure bien rodée. Quant au matériel indispensable pour l'étude et la bonne marche du voyage, il était parfois fourni par le Muséum, la Marine ou le Conservatoire des arts et métiers.

### Reproduction sur la cimaise

#### Photographie d'un groupe d'explorateurs (les officiers de l'expédition Marchand), Abyssinie, 1899

Arch. nat., 99AP/9 (fonds Baratier)  
© Archives nationales

Après l'épisode de Fachoda, les officiers et sous-officiers de la mission Marchand en Abyssinie, entre Harrar et Djibouti, premier trimestre 1899. Assis, de gauche à droite : lieutenant Largeau, Docteur Emily, capitaine Germain. Debout au deuxième rang : sergent Venail, interprète Landeroin, capitaine Baratier, commandant Marchand, enseigne de vaisseau Dyé. Au troisième rang : lieutenant Fouque, sergent Dat, lieutenant Mangin. PR

#### **10** Expédition au Pôle austral et dans l'océan, commandée par M. Dumont d'Urville. État nominatif des officiers, marins, etc. embarqués sur *L'Astrolabe*, 1837-1840

30,5 × 45  
Arch. nat., MAR/5JJ/158bis

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, malgré les progrès scientifiques et techniques, tout voyage reste périlleux. Lors des expéditions maritimes, il n'est pas rare qu'un tiers des participants ne rentre pas. Divers éléments se liguent contre un retour à bon port : mauvaise qualité de la médecine, de l'hygiène ou de la nourriture, tempêtes, combats. Outre les officiers et les marins, on trouve à bord de *L'Astrolabe*,

commandé par Dumont d'Urville, des savants et des artistes adjoints à l'équipage. Sur les quatre-vingt-onze hommes partis au pôle Sud et en Océanie en 1837-1840, on note dix morts, sept débarqués et sept déserteurs. L'état nominatif en donne l'identité, les date et lieu de naissance (quelques étrangers ou Parisiens, un « naturel » tahitien ; le plus jeune a 14 ans, le plus âgé, 49 ans), la fonction et le sort. Parfois, une femme se glisse sans autorisation sur le bateau : Jeanne Baré (1740-1807), assistante du botaniste Philibert Commerson (1727-1773), est ainsi la première femme à faire le tour du monde, avec Louis-Antoine de Bougainville en 1767-1769. NG

#### **11** Contrat passé entre Georges Croisé, explorateur, et Maurice de Jermon, recruté comme ingénieur de la mission se rendant en Guyane, 7 décembre 1895

21 × 30  
Arch. nat., AB/XIX/3963  
(papiers personnels de Maurice de Jermon)

Le premier gisement aurifère découvert en 1855 en Guyane provoque rapidement une véritable ruée vers l'or. Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle la prospection est le fait d'initiatives privées telles celles menées par l'explorateur Georges Croisé, membre de la Société de géographie. L'une de ses expéditions part le 8 décembre 1895 et associe notamment Maurice de Jermon (1870-1937), engagé en tant qu'ingénieur. Croisé s'engage à l'indemniser de tous ses frais de transport, nourriture et logement. Son salaire et le remboursement de ses frais d'équipement sont cependant gagés sur les découvertes d'or espérées, à hauteur d'un sixième de la quantité recueillie durant le voyage. Personnage atypique, Maurice de Jermon, lui aussi membre de la Société de géographie, est également connu comme sculpteur et, sous les pseudonymes de Dorbans puis de M. de Jerville, comme acteur de théâtre. Croisé et Jermon s'associeront à nouveau en 1899 pour une nouvelle expédition, cette fois au Brésil, dans le « Territoire contesté », une zone frontalière revendiquée par la France et le Brésil. TG

#### **12** Lettre de Paul-Émile Victor au commandant Charcot demandant à faire partie de la prochaine expédition du *Pourquoi Pas?* 12 décembre 1933

ouvert : 30,2 × 19  
Arch. nat., 669AP/4, dossier 5  
(fonds Jean-Baptiste Charcot)

En 1933, le jeune Paul-Émile Victor (1907-1995), tout juste diplômé de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, prépare sa première expédition polaire sous la houlette de Paul Rivet, directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Le 12 décembre, il écrit à Jean-Baptiste Charcot afin de solliciter son aide ; leur

rencontre a lieu en février 1934. L'expédition composée, outre de Victor, de l'anthropologue Robert Gessain, du géologue Michel Perez et du cinéaste Fred Matter, embarque sur le navire du commandant Charcot, le *Pourquoi-Pas?*, puis se fait débarquer sur la côte est du Groenland, chez les Eskimos inuits d'Ammassalik. En août 1936, Charcot conduit une nouvelle fois Paul-Émile Victor en hivernage, dernier voyage de Victor avec Charcot et dernier voyage du *Pourquoi-Pas?*, le navire disparaissant dans les eaux d'Islande au cours du voyage de retour. TG

### **13 Chronomètre de marine construit par Henri Motel, 1850**

Bois, acier, laiton, métal argenté  
Boîtier ouvert: 18 × 18 × 27  
*Conservatoire national des arts et métiers, inv. 06977*

Descendant des grandes horloges à longitude mises au point à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le chronomètre de marine devient l'instrument indispensable pour le positionnement en mer. Ce « garde-temps », qui permet de calculer la longitude, équipera systématiquement les navires de la marine française à partir de 1850. Pour cela, il conserve avec la plus grande précision l'heure du port de départ. En comparant la différence entre l'heure indiquée au chronomètre au passage de certaines étoiles à l'endroit donné et celle, donnée par les tables, de ce même passage au méridien de référence, l'officier peut calculer l'éloignement est-ouest du navire par rapport au méridien d'origine. Dans son coffret en trois parties, à l'anglaise, le chronomètre est placé dans une suspension à cardan. Son numéro, 267, indique qu'il est l'un des derniers construits par Motel (1786-1859), horloger de la marine, successeur et élève de Berthoud. CF

### **14 Modèle d'un calcul abrégé suffisant, dans la pratique de la navigation, pour déterminer la longitude à la mer, par le secours d'une horloge marine, première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle**

54 × 24  
*Arch. nat., 155AP/10, dossier 3 (fonds Hyacinthe de Bougainville)*

La détermination de la longitude à la mer fut longtemps le principal problème rencontré par les marins dans l'exercice de la navigation hauturière. La solution viendra, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, du perfectionnement des montres marines grâce à de célèbres horlogers comme l'Anglais Harrison, puis le Suisse Berthoud. En France, ces objets fort sophistiqués et onéreux sont fabriqués et testés dans le cadre du Dépôt des cartes et plans de la Marine et délivrés au compte-gouttes aux navigateurs. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les officiers ont acquis les compétences qui leur permettent de s'atteler à ces problèmes et d'utiliser les précieux instruments dont l'usage s'est

répandu dans la Marine de guerre. Hyacinthe de Bougainville (dont le père, Louis Antoine, qui dirigea le premier voyage de circumnavigation français, était déjà un mathématicien de valeur), lui-même polytechnicien, est bien représentatif de ces officiers savants en même temps qu'explorateurs et découvreurs, comme membre notamment de l'expédition entreprise par Baudin aux Terres australes sous le Consulat. BS

### **15 Boussole d'arpenteur, fabriquée par la Société des lunetiers, 1850-1880**

Bois, verre, acier, laiton  
18,5 × 21,5 × 16  
*Conservatoire national des arts et métiers, inv. 11156*

Ce type de boussole fut utilisé tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle pour effectuer des mesures d'angles dans le cadre de levés topographiques et topométriques. L'âme de la boussole est l'aiguille aimantée qui est suspendue librement sur une chape en agate, au centre d'un cercle divisé avec une précision au demi-degré et indiquant les quatre points cardinaux. Sur l'un des quatre côtés de la boussole se trouve une lunette à pinnules permettant de viser la direction souhaitée. Montée sur un genou et s'adaptant sur un trépied, la boussole permet de mesurer des angles verticaux ou horizontaux. Pour cette seconde hypothèse, la boussole est placée horizontalement et on note l'angle entre la direction du point visé et le nord magnétique, que l'on appelle l'azimut magnétique. On recommence la visée dans la seconde direction et l'on obtient la mesure de l'angle cherché par différence des azimuts magnétiques. CF

### **16 Mission Achille Raffray en Nouvelle-Guinée. « État des instruments destinés à prendre les mensurations anthropologiques et à faire les observations géographiques », par Maurice Maindron, 1877**

34,5 × 23  
*Arch. nat., F/17/3 000, dossier Raffray*

En 1876, Maurice Maindron, préparateur en entomologie au Muséum, a été adjoint à la mission d'Achille Raffray pour étudier la faune des îles de la Sonde et de la Nouvelle-Guinée. Il en a profité pour observer les races humaines qui habitent ces contrées. Cette liste d'instruments utiles à l'observation anthropologique est jointe au rapport qu'il envoie à son retour. Il souhaite poursuivre, avec l'appui du ministère, des recherches d'ordre anthropologique et demande que ces instruments lui soient envoyés à Pondichéry où il est en poste dans l'administration coloniale. Parmi ces instruments figure la trousse destinée aux voyageurs par la Société d'anthropologie, simplifiée par le docteur Ernest Hamy,

du Muséum. Ces instruments sont nécessaires aux voyageurs pour mettre en pratique sur le terrain les méthodes du laboratoire d'anthropologie du Muséum : mesure du volume crânien, photographie des indigènes, prélèvement d'échantillons de cheveux. Ces données, alors censées expliquer scientifiquement l'origine et la hiérarchie des « races » humaines, ont depuis été désavouées et sont devenues totalement caduques. **ALG**

## **17** Expédition Lapérouse Panier pour transporter les plantes collectées, planche aquarellée n° 391, vers 1785

**Remplacé par : caisse pour transporter les plantes collectées, planche aquarellée n° 392, vers 1785**

45 × 60 × 10  
*Arch. nat., MAR/3JJ/388*

Le voyage autour du monde entrepris par Lapérouse en 1785 se voyait conférer par les instructions royales un programme scientifique considérable puisqu'il s'agissait de reproduire - en mieux - les voyages de Cook. Parmi ses nombreux objectifs figurait l'examen de « la nature du sol » et des « productions des différents pays » ; un mémoire de l'Académie des sciences prescrivait de « faire une collection riche et variée de graines d'arbres ou d'herbes exotiques, [...] dont les productions, en se naturalisant dans notre climat, peuvent servir à orner un jour nos plantations, ou à multiplier nos prairies artificielles ». Pour permettre au botaniste Lamartinière et au jardinier Collignon de mener à bien cette mission - envoyer ou rapporter en France des végétaux, en particulier des végétaux vivants - Gaspard Duché de Vancy, lui-même membre de l'expédition, dessina les modèles des caisses qui vinrent s'ajouter au matériel considérable embarqué pour les savants et naturalistes sur *La Boussole* et *L'Astrolabe*. De fait, de nombreux envois de graines ou de plantes furent faits à l'intention d'André Thouin, jardinier en chef du Jardin du roi, devenu, en 1793, le Muséum national d'histoire naturelle. **BS**

## **18** Mission Augiéras-Draper Herbier confectionné par Théodore Monod, 1927

50 × 33 × 3  
*Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, MDO 2*

En 1926 Wickliffe Preston Draper, un riche Américain souhaitant effectuer un voyage de découverte dans le Sahara, prit contact avec la Société de géographie de Paris, qui l'orienta vers le capitaine Augiéras, officier ayant une bonne expérience de la région. Celui-ci accepta de diriger l'expédition (1927-1928) qui partirait de Dakar pour aller jusqu'à Alger. Il forma

une petite équipe qui, outre Draper, comprenait le lieutenant Eugène Gierzynski, le géologue Vladimir Besnard et le jeune Théodore Monod (1902-2000), assistant au laboratoire colonial du Muséum, chargé de la partie zoologique et botanique. Le rapport publié par Augiéras en 1931 précise que Besnard et Monod « se procurèrent directement le matériel de leur spécialité ». Effectivement, ce dernier se confectionna un herbier à partir d'une sorte de carton à dessins sur lequel il fixa des courroies et une longue sangle afin de la porter en bandoulière. Durant leurs longues marches dans le désert, l'herbier, dans lequel Monod rangeait les spécimens de plantes collectées, devait ballotter, de telle sorte que Monod aurait, paraît-il, baptisé avec humour son herbier « tape-cul, système Monod ». **PR**

## **19** Mission Dakar-Djibouti Malle de voyage de Marcel Griaule, vers 1931

59,5 × 41 × 25,2  
*Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, non coté*

Marcel Griaule, ancien élève de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, obtient un budget extraordinaire pour monter une grande expédition ethnographique en Afrique subsaharienne : la mission « Dakar-Djibouti ». Cette mission réalisée en 1931 sera suivie de nouvelles expéditions africaines jusqu'à la fin des années 30. L'équipe, motorisée, pouvait se permettre d'emporter des bagages volumineux (effets personnels, appareils de mesure, documentation, etc.). La malle demeure, hier comme aujourd'hui, l'ustensile primordial du voyageur : il doit pouvoir y trouver un concentré de tout ce qui lui sera nécessaire sur le terrain, ainsi que quelques objets personnels susceptibles de maintenir un lien affectif avec son lieu de départ. **PR**



# Sur le terrain

Le voyageur est maintenant à pied d'œuvre sur le terrain. Celui-ci peut se trouver à notre porte comme au bout du monde; les objectifs peuvent receler des facettes multiples (scientifiques, diplomatiques, patrimoniales, conquérantes). Cependant, quel qu'en soit le contexte, on observe des constantes dans le voyage: nécessité d'une bonne logistique (donc des moyens, de l'organisation, des collaborateurs efficaces); importance des contacts sur place (on noue des alliances, on engage des informateurs, on recourt au savoir local); enfin, difficultés auxquelles on peut s'exposer (perte de son équipement, maladie, mort brutale). Bien sûr, au fil du temps, les moyens mis en œuvre ont radicalement changé et les risques ont mieux été évalués. De même, entre le début et la fin de la période considérée dans l'exposition, l'approche du terrain et les problématiques de recherches ont considérablement évolué (on est par exemple passé d'une ethnologie marquée par la raciologie à une anthropologie culturelle), de nouveaux domaines d'étude ont émergé (glaciologie, océanographie, écologie, espace, etc.) et des rapports différents se sont instaurés entre notre pays et les autres régions du monde étudiées.

## Des voyages aux facettes multiples

Les expéditions françaises lancées de par le monde pouvaient avoir les objectifs les plus variés: cartographier la planète, découvrir de nouvelles espèces animales ou végétales, interpréter la diversité humaine dans son histoire et ses cultures, mais aussi prospecter de nouveaux marchés commerciaux, ou préparer l'éventuelle prise en main d'un territoire. Si ces objectifs ont souvent été des constantes dans ces voyages, il convient de souligner le fait que, durant la période envisagée ici, les problématiques de recherches et l'approche du terrain ont considérablement évolué au fil du temps.

Reproduction sur la cimaise

Expédition Duperrey  
sur *La Coquille*

« Vues de côtes: île de l'Ascension,  
mouillage à Sandy Bay », dessin  
attribué à Antoine Chazal,  
entre 1826 et 1830

Arch. nat., MAR/5JJ/83, portefeuille 1  
© Archives nationales

Dès son retour en France au terme de son expédition autour du monde en tant que commandant de la corvette *La Coquille*, de 1822 à 1825, Louis-Isidore Duperrey entreprend la préparation de la publication du récit et des résultats scientifiques du voyage. Durant la traversée, les croquis avaient été exécutés principalement par Jules-Louis Lejeune et Auguste Bérard. En France, les planches préparatoires à la gravure furent notamment dessinées par Antoine Chazal (1793-1854), peintre botanique et animalier. Cette planche représente le navire au

mouillage devant Sandy Bay, île de l'Ascension, perdue au milieu de l'Atlantique. Sa proximité avec l'île de Sainte-Hélène y avait alors motivé l'installation d'une petite troupe militaire britannique. Une version aquarellée du même sujet attribuée à Chazal est récemment apparue en vente publique à Paris. PR

## Les expéditions maritimes, archétypes du voyage de découverte

### **20** Expédition Baudin sur *Le Géographe*

Première feuille: *Carte de la côte orientale de l'isle de Diemen* [baie de Frederick Henry, au sud de la Tasmanie], premières années du XIX<sup>e</sup> siècle

Remplacée par la seconde feuille: *vue du cap Pelé*, premières années du XIX<sup>e</sup> siècle

65 × 100

Arch. nat., MAR/6JJ/4/B, pièce 73/A et 73/B

L'expédition de Nicolas Baudin aux Terres australes, entreprise sous le Consulat avec l'appui de Bonaparte, alors Premier consul, avait pour objectif l'exploration géographique et scientifique du continent australien, où les Anglais avaient déjà installé depuis quelques années, à Port-Jackson (aujourd'hui Sydney), une colonie pénitentiaire. Au cours de ce périple, les corvettes *Le Géographe* et *Le Naturaliste*, commandées par Baudin et Hamelin reconnurent de 1801 à 1804, en trois campagnes entrecoupées de séjours à Timor et à Port-Jackson, une partie des côtes de la Nouvelle-Hollande (Australie) et de la terre de Diemen (Tasmanie). Le bilan de cette expédition, incomplète sur le plan géographique, fut particulièrement riche en matière d'histoire naturelle, ce dont témoignent les dessins de Lesueur, qui font aujourd'hui partie des collections du Muséum d'histoire naturelle du Havre. Les documents nautiques élaborés au cours du voyage, tels que journaux de bord ou de navigation, observations astronomiques et cartes sont conservés aux Archives nationales dans le fonds du Service hydrographique de la Marine.

### **21** Expédition de Dumont d'Urville sur *L'Astrolabe* et *La Zélée* Îles Fidji, massue de jet collectée par l'équipage de *La Zélée* en 1838

42,8 × 9,6

Musée du quai Branly, n° 72.53.436

Cette massue est typique des armes de jet fidjiennes, portées à la ceinture par les hommes et

redoutables au combat. Décrites dès les premiers contacts avec les Européens, elles sont des marqueurs culturels importants. Ce sont les incrustations d'ivoire de cachalot à la base et au sommet (un soleil et une étoile) de cette massue qui la rendent exceptionnelle. En 1838, date de son acquisition par un officier de *La Zélée* (deuxième voyage de Dumont d'Urville), les objets présentant de telles inclusions sont rarement cédés aux Européens. Ils sont quasi absents des collections muséales de cette période. L'ivoire marin est alors un matériau exceptionnel; le plus précieux qui soit à Fidji jusqu'à nos jours. Les incrustations de ce type sont l'œuvre d'artisans spécialisés venus de Samoa ou Tonga. Les motifs stellaires comme l'ivoire de cachalot font écho aux mythes cosmogoniques polynésiens et au pouvoir que les chefs tiennent du monde divin; ce sont des attributs de rang. SC

### **22** Expédition Hyacinthe de Bougainville sur *La Thétis* et *L'Espérance*

Journal nautique de *L'Espérance*  
Carte « Strait of Allas », p. 226, 1825

Remplacé par: îles de Bally et Lombok, p. 206, 1825

registre ouvert: 48 × 36 × 5

Arch. nat., 155AP/8

(fonds Hyacinthe de Bougainville)

Par une volonté politique de reconstituer une marine de guerre efficace et de démontrer le retour de la France au premier plan des grandes puissances, les gouvernements successifs organisent dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle une vague de grandes expéditions maritimes, dont les objectifs sont multiples: effectuer des travaux hydrographiques, former les équipages, « montrer le pavillon », etc. En 1823, le capitaine de vaisseau Hyacinthe de Bougainville, commandant la frégate *La Thétis*, est chargé d'effectuer un voyage autour du monde. Il appareille de Brest le 2 mars 1824, passe le cap de Bonne-Espérance, visite l'Inde, la Chine, l'Asie du Sud-Est, l'Australie, l'Amérique du Sud et rentre en France en 1826. Si le journal nautique est généralement un document un peu austère (bien que d'un grand intérêt pour l'histoire de la navigation), ce registre, qui avait été conservé par Bougainville, est ici agrémenté de plans, d'esquisses, d'aquarelles: autant de pièces produites par des membres de l'état-major ou bien obtenues auprès de tierces personnes pendant ou après le voyage. PR

**23 Hydrographie de l’océan glacial. Sondages sur le banc de la pointe Longue: rapport rédigé par le lieutenant de vaisseau Keull et croquis avec annotations manuscrites, 27 juin 1894**

40 × 30 (texte), 55 × 30 (croquis)  
Arch. nat., MAR/3JJ/267

Ces documents témoignent de la précision et de la qualité des travaux effectués par les missions hydrographiques françaises sous la houlette du Dépôt des cartes et plans, devenu Service hydrographique de la Marine en 1885. Il s’agissait là, en l’occurrence, pour *La Naiade*, en mission sur les côtes de Terre-Neuve, de vérifier, sur ordre du commandant en chef de la division navale volante, un avis du navire anglais le *Cleopatra* relatif à l’existence d’un haut-fond à l’entrée de la baie de Port-au-Port, sur la côte sud-ouest de l’île, potentiellement dangereux pour des bâtiments de moyen tonnage. Le rapport du lieutenant Keull qui affirme et démontre, mesures à l’appui, que les indications anglaises sont fausses, a été soigneusement archivé dans la documentation du Service hydrographique de la Marine. **PR**

## Sciences de la vie, sciences de la terre

**24 Expédition Baudin sur *Le Géographe* Lettre du commandant en chef l’expédition au citoyen Jussieu, directeur du Muséum de Paris, 4 floréal an IX [24 avril 1801]**

21 × 32,5  
Arch. nat., AJ/15/569

Après une première expédition en 1796-1798 en Amérique latine pour le compte du Muséum, Nicolas Baudin (1754-1803), marin féru d’histoire naturelle, propose un grand voyage d’exploration et de découvertes dans les mers australes. Il emmène à bord de ses deux vaisseaux, *Le Géographe* et *Le Naturaliste*, un grand nombre de savants, dont certains lui sont imposés. La première mission est de dresser la cartographie exhaustive des côtes de l’Australie (et tenter ainsi de damer le pion aux Anglais), mais aussi d’entrer en contact avec les populations autochtones, et de réunir des collections de spécimens naturels et des dessins. L’île de France (aujourd’hui île Maurice) est atteinte après six mois de navigation. Bon nombre de savants ne reprendront pas la mer par choix ou contraints par la maladie. Baudin, qui écrit cette lettre la veille du départ pour l’Australie, reste silencieux à ce sujet.

L’expédition rejoindra la France en 1804, sans son commandant, mort en 1803, ni une grande partie de l’équipage d’origine, mais avec un gain et un bilan scientifiques pour le Muséum extrêmement positifs. **EP**

**25 Expédition Baudin sur *Le Géographe* Dessin d’oiseau, crayon graphite, premières années du XIX<sup>e</sup> siècle Remplacé par: dessin d’une plante, crayon graphite, premières années du XIX<sup>e</sup> siècle**

27 × 21 pour le premier;  
22 × 28,5 pour le second  
Arch. nat., AJ/15/569

L’expédition Baudin comprenait un grand nombre de savants et plusieurs dessinateurs. Charles-Alexandre Lesueur (1778-1846), qui avait d’abord embarqué comme aide-canonnière, devient l’un des deux dessinateurs officiels en 1801 après la disparition ou la défection des titulaires. Le dessin naturaliste est l’une des constantes des voyages de découvertes, car il permet de rendre compte avec précision et le cas échéant de faire preuve de découvertes essentielles. Lesueur travaille en étroite collaboration avec François Péron (1775-1810), le zoologiste de l’expédition, et le deuxième dessinateur Nicolas-Martin Petit (1777-1804). À leur retour en France, tous trois entament un énorme travail de publication des résultats de l’expédition dont le premier volume paraît en 1807 sous le titre *Voyage de découverte dans les terres australes*. Le contexte souvent difficile dans lequel évoluent les savants lors de l’expédition ne permet pas toujours d’attribuer sans risque d’erreur des dessins non signés, que ce soit dans les collections du Muséum de Paris ou dans celles du Muséum du Havre auquel Lesueur a légué une partie de ses collections en 1838. **EP**

**26 Voyage d’Alcide d’Orbigny en Amérique du sud, 1826-1833 Planches ornithologiques pour la publication du récit, par Édouard Traviès, 1834-1840 « Picus atriventris », planche 63 Remplacé par: « Trogon antisianus », planche 66**

Gouache  
28 × 36,5; volume complet: 68 × 47 × 9  
Bibliothèque centrale du Muséum national d’histoire naturelle, ms 5020

En 1825, Alcide d’Orbigny (1802-1857), alors tout jeune naturaliste, est chargé par le Muséum d’histoire naturelle d’une mission d’exploration en Amérique du Sud. Durant sept années (de 1826 à 1833) il parcourt successivement le Brésil, l’Uruguay, l’Argentine, le Chili, le Pérou et la Bolivie. Tout reste à

découvrir dans ce continent, et d'Orbigny s'illustre autant en géologie, paléontologie, ethnologie, botanique qu'en zoologie. Il convient néanmoins de souligner que le voyageur a parfois bénéficié sur le terrain de l'aide de collaborateurs occasionnels. Parmi les naturalistes qui l'ont aidé à collecter ou observer des spécimens d'oiseaux, on mentionne notamment un certain François Rossignon, compatriote vivant en Bolivie. Les planches préparatoires à la prestigieuse publication scientifique qu'il réalisa à son retour présentent quelques-uns des spécimens rencontrés lors de cette expédition, par exemple ces magnifiques oiseaux probablement observés dans les régions forestières de la Bolivie orientale. **PR**

## **27** Mission Arthur Thouar Exploration du Pilcomayo (Bolivie) Reproduction graphique des carnets d'exploration, début 1886 (?)

Plume et aquarelle sur carton dépliant  
36 × 130  
*Arch. nat., F/17/3009/2*

La région du rio Pilcomayo était, depuis les indépendances, l'enjeu de conflits territoriaux entre la Bolivie, l'Argentine et le Paraguay. L'hydrographie faisait partie des recherches couramment menées sur le terrain par les explorateurs qui, au-delà d'objectifs strictement scientifiques, pouvaient aussi avoir des visées commerciales ou géostratégiques. Compte tenu des conflits d'intérêts locaux, voire internationaux, dans la région, les missions d'exploration confiées à Arthur Thouar en 1885 puis 1886 revêtaient un caractère particulier qui a peut-être dépassé le voyageur. La mise au propre de ses observations de terrain relatives aux cours d'eau, faites en 1885, a été réalisée par Armand Saint-Yves, inspecteur général de Ponts et Chaussées à Buenos Aires, à partir des carnets de route de l'explorateur. En dépit de leur apparente minutie, il semblerait que les relevés effectués par Thouar ainsi que ses conclusions concernant la navigabilité aient souffert d'approximation. Il convient de souligner, à sa décharge, qu'il n'était pas forcément bien préparé pour une telle entreprise. **PR**

## **28** Marcellin Boule Dessin géologique de paysage; carnet intitulé « Dolmens et menhirs du Cantal, 1887-1888 » Page « Monts du Velay » Remplacé par « Volcan des Allepas »

ouvert : 39 × 11,5 × 1,5  
*Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, ms Bou 10 (3)*

Marcellin Boule (1861-1942) est l'un des pionniers de la recherche paléontologique en France. Parti en 1880 à Toulouse pour entamer des études de médecine, il y rencontra Émile Cartailhac qui l'initia à l'étude des fossiles. Reçu premier à l'agrégation de sciences naturelles en 1887, il travailla aux côtés d'Albert Gaudry afin de réaliser la galerie de paléontologie du Muséum national d'histoire naturelle. Il lui succéda à la chaire de paléontologie humaine, dont il demeura le titulaire jusqu'en 1936. Il profitait volontiers de ses vacances pour retourner dans son Cantal natal et y faire de longues courses durant lesquelles il prenait notes et croquis relatifs à ses observations géologiques, paléontologiques et archéologiques. Ce carnet intitulé « Dolmens et menhirs du Cantal, 1887-1888 » est l'un des nombreux carnets légués par Marcellin Boule au Muséum, qui illustrent son attachement à l'observation de terrain. **PR**

## **29** Expéditions polaires françaises Sur la détermination de la couche de sol gelé, note de MM. André Cailleux et Émile Tellier, vers 1942

21 × 27  
*Arch. nat., 20110210/330*

André Cayeux de Senarpont dit Cailleux (1907-1986), auteur d'une thèse d'État en sciences naturelles en 1942 sur les actions éoliennes périglaciaires en Europe, et Émile Thellier (1904-1987), physicien à l'Institut de physique du globe (dont il devient directeur en 1954), décrivent l'appareil de mesure qu'ils ont inventé à peu de frais pour étudier le processus de gel du sol. Ce texte, présenté à l'Institut par son directeur lui-même, Charles Maurain (1871-1967), figure dans une documentation relative à la glaciologie réunie par les Expéditions polaires françaises [EPF] – Missions Paul-Émile Victor, association fondée le 28 février 1947. Il reflète l'esprit qui anime alors les explorateurs du froid : l'amélioration des procédés techniques et les progrès de la connaissance scientifique. Cailleux et Thellier seront des acteurs importants des expéditions arctiques et antarctiques de l'après-guerre. **ALK**



**30** André Des Gachons, fiche d'observations météorologiques avec représentation du ciel et spectromètre lumineux, La Chaussée-sur-Marne, 3 mai 1920

**Remplacé par: fiche d'observations météorologiques, La Chaussée-sur-Marne, 26 décembre 1919**

25 × 17,5

*Arch. nat., 20130115/115*

Aquarelliste et imagier, André Des Gachons (1871-1951) réalise à La Chaussée-sur-Marne près de 77 000 aquarelles de ciel, dont 9 500 aquarelles météorologiques. Bénévole du Bureau central météorologique [BCM], ancêtre de Météo-France, il crée le poste d'observation météorologique de La Chaussée-sur-Marne en 1913 et s'attache, jusqu'à sa mort en 1951, à représenter le plus fidèlement possible le ciel de la Marne. Véritable « portraitiste du ciel », il dessine, sur des feuilles de relevés, jusqu'à six aquarelles par jour, agrémentées d'informations scientifiques précises (pression, température, hygrométrie, nébulosité, direction du vent, spectre lumineux) voire d'observations du soleil et de ses taches. Par ce travail assidu, il participe au vaste réseau de bénévoles mis en place en 1865 par Urbain Le Verrier, directeur de l'Observatoire de Paris, pour améliorer la connaissance des orages et des pluies et dont chaque canton compte au moins un observateur en 1879. **SRS**

Maget envoie au Muséum une caisse contenant des observations anthropologiques, des crânes et des échantillons de cheveux. Ses travaux sont très appréciés par la Commission des missions qui décide, lors de sa séance du 21 juin 1882, de publier ses notes dans la *Revue d'anthropologie*. Malheureusement, Maget est atteint sur place d'une grave insolation assimilée à un accès de folie furieuse et doit être rapatrié. Il n'a probablement pas pu reprendre ses travaux. **ALG**

**32** Mission Dutreuil de Rhins en Asie centrale  
**Vocabulaire en turc oriental et en chinois, entre 1892 et 1894**

36 × 25

*Arch. nat., F/17/2959/B, dossier Dutreuil de Rhins*

Cartographe de talent, Jules Dutreuil de Rhins a obtenu en 1890 une mission du ministère de l'Instruction publique pour compléter ses travaux sur la géographie de l'Asie centrale et orientale. Il s'est adjoint un jeune orientaliste Fernand Grenard pour la partie linguistique et ethnographique de l'expédition. Ils embarquent à Marseille en février 1891. Leur base se situe à Khotan (Hotan) dans le Turkestan chinois. C'est là qu'ils hivernent, entre deux explorations, de janvier à juin 1892 et de novembre 1892 à mai 1893. Ces hivernages sont studieux, les deux explorateurs en profitent pour mettre à jour les observations recueillies, dresser des cartes, tirer les photographies prises, mais aussi pour mener des études linguistiques comme le montre ce vocabulaire pratique. Les mots sont classés dans l'ordre alphabétique français puis leur traduction avec une transcription phonétique est donnée en russe, en turc oriental et en chinois, les trois principales langues pratiquées dans les territoires traversés. **ALG**

## Hommes et civilisations

**31** Mission Gabriel Maget au Japon  
**Observation anthropologique sur le vivant n° 2. Fiche de mesures accompagnée de dessins d'Omazouké, de Tokyo, 1882**

32,5 × 22 chaque

*Arch. nat., F/17/2986/1/B, dossier Gabriel Maget*

Cette fiche de mesure accompagnée de dessins ne cache aucun détail de l'anatomie d'Omazouké, marchand ambulant chinois, âgé de 53 ans, né et travaillant à Tokyo. Elle fait partie d'un ensemble de 102 observations anthropologiques sur le vivant réalisé au Japon par le docteur Gabriel Maget. Lorsqu'il obtient une mission en 1881, ce médecin de la marine, passionné par le Japon, en a déjà parcouru toutes les côtes lors de campagnes hydrographiques. Il connaît la langue du pays et a publié de nombreux articles. Au cours de cette mission,

**33** Mission Dakar-Djibouti  
**Projet de mission ethnographique et linguistique, sous le patronage de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, par Marcel Griaule, mai 1930**

Cahier et carte de l'itinéraire prévu

ouvert: 45 × 28,5 (cahier), 22,5 × 28,5 (carte)

*Arch. nat., F/17/17272, dossier Marcel Griaule*

Sous les auspices de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris et du Musée d'ethnologie du Trocadéro, Marcel Griaule projette pour 1931 une ambitieuse mission d'enquête et de collecte ethnographique en Afrique subsaharienne. Cette expédition entend mettre en pratique de nouveaux préceptes scientifiques développés par l'Institut d'ethnologie (des méthodes de collecte se voulant plus rigoureuses et plus efficaces, une pluridisciplinarité complémentaire, etc.), mais dans le même temps elle adopte un mode de fonctionnement proche de la performance (un raid automobile comparable à

la « croisière noire », traversant le continent d'ouest en est) et volontairement superficiel (une expédition menée au pas de charge, avec une succession de « coups de sonde » destinés à évaluer l'intérêt d'un terrain ou d'une question). Enfin, cette expédition s'inscrit pleinement dans le contexte colonial de l'époque, elle en partage les principes et bénéficie de l'aide sur le terrain de l'administration coloniale française. PR

### **34** Mission Dakar-Djibouti Carnet II. Inventaire des objets collectés et fiche d'enregistrement d'objet: « manche de daba », 1931

Carnet ouvert à la page « manche de daba »,  
associé à la fiche correspondante  
14,70 × 19,80  
Nanterre, Bibliothèque Éric-de-Dampierre,  
fonds Marcel Griaule, FDD\_A-d\_2; FDD\_A-d\_1\_1162

Le 9 septembre 1931, sur la route entre San et Mopti (Mali), les membres de la mission ethnographique dirigée par Marcel Griaule s'arrêtent dans une dizaine de villages. À chaque arrêt, ils acquièrent différents objets, envisagés comme les témoins des cultures rencontrées. Ce jour comme tout au long de la mission, le parcours de collecte est retracé dans le « carnet d'inventaire », où sont notés les portions de route, la date, le village et les objets qui y sont acquis. Le numéro attribué à chaque objet sert de référence dans les notes de terrain. Il figure surtout dans la dernière partie du numéro d'inventaire du musée du Musée ethnographique du Trocadéro (qui deviendra en 1937 le Musée de l'Homme) auquel l'objet était destiné. Des fiches complètent ces informations. En plus des fiches de terrain, thématiques, chaque objet collecté est documenté suivant les fiches descriptives muséales « à 9 points », neuf rubriques que les collecteurs devaient s'efforcer de remplir systématiquement, en y ajoutant parfois un dessin. LC

### **35** Mission Marcel Griaule Serrure Dogon en bois collectée par Denise Paulme, Mali, s. d.

20,7 × 17,5 × 3  
Musée du quai Branly, n° 71.1935.60.333.1-2

Après le succès de sa première expédition de Dakar à Djibouti, Marcel Griaule organise en 1935 une nouvelle mission au Sahara et au Soudan. Alors que lui et ses compagnons adoptent la même approche « passagère » que précédemment, deux autres membres de son équipe, Denise Paulme et Deborah Lifchitz, décident de rester dans un même village dogon (Sanga) durant plusieurs mois. Cette immersion leur permet de mieux saisir la culture, les traditions et les relations sociales. Sur les recommandations de Griaule, elles s'efforcent aussi de compléter les collections ethnographiques du musée du Trocadéro. D. Paulme relate qu'après avoir fait l'acquisition de quelques serrures de porte en bois,

de nombreux villageois, comprenant qu'il s'agissait d'une source de revenus inattendue, vinrent leur proposer quantité d'autres serrures. Elles en réunirent ainsi une remarquable série. PR

### **Reproduction sur la cimaise** **Première photographie de** **Françoise Héritier sur le terrain:** **« Bouna, cabaret chez Adama.** **Assis: Tiepi et Françoise. Au** **centre, accroupie: Laïru, femme** **d'Adama » [1958].**

Arch. nat., AFH-LAS/21  
(papiers personnels Françoise Héritier)  
© Archives nationales

Au début des années 50, alors qu'elle a entamé une licence d'histoire et de géographie, Françoise Héritier découvre le séminaire d'ethnologie animé par Claude Lévi-Strauss à l'École pratique des hautes études. En 1957, elle dépose sa candidature, avec Michel Izard, pour effectuer en pays mossi et dans la vallée du Sourou, au Burkina Faso (ancien Haute-Volta), un long projet d'enquête mêlant statistiques, géographie, histoire et anthropologie. Elle mène ses premiers entretiens en février 1958 à Bouna et se sent confortée dans son intérêt pour l'anthropologie, discipline au sein de laquelle elle développera une grande trajectoire intellectuelle. Au cours de cette première étude, Lévi-Strauss lui avait écrit qu'il ne fallait pas chercher à « retrouver sur le terrain les linéaments tirés des enseignements », mais qu'il fallait se laisser porter par celui-ci, et que c'est le terrain lui-même qui commandait. Autrement dit, il n'était pas constructif de venir avec des *a priori*, au contraire, c'étaient les discussions et l'observation qui devaient orienter la réflexion. PR

### **36** Transcription des notes prises par Françoise Héritier de la conversation avec les chefs de famille du village de Papale, 9 mai 1958

21 × 27  
Arch. nat., AFH-LAS/49  
(papiers personnels Françoise Héritier), « Bouna I »

Entre avril et mai 1958, au cours de son premier terrain et en marge de son enquête principale sur les populations pana de la vallée du Sourou (Burkina Faso), Françoise Héritier procède à une série d'entretiens dans des villages du pays samo situé à proximité. Elle va s'intéresser aux récits de filiations et aux liens de parenté. Cette expérience va décider définitivement de son ancrage dans la recherche anthropologique, et cet axe de recherche sur les systèmes de parenté va en particulier marquer profondément ses travaux des années suivantes. Les 8 et 9 mai, elle se trouve dans le village de Papale (canton de Da), un petit hameau fondé quinze ou vingt ans auparavant par des migrants de popula-

tion mossi établis en pays samo. Ces discussions lui permettent notamment de comprendre les raisons de leur installation dans ce village et les incidences de cette nouvelle implantation sur l'évolution de leur organisation sociale. PR

### **37** Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, 1867

#### **Planche 21 : vue en élévation d'une reconstitution de la muraille du palais de Ninive**

89 × 63,5

*Arch. nat.*, Bibliothèque historique, in-fol. MI 235

*Ninive et l'Assyrie*, publié « par ordre de l'Empereur » (Napoléon III) entre 1867 et 1870, fait écho à la *Description de l'Égypte*. Soutenu par l'Académie des inscriptions, doté de crédits du ministère de l'Intérieur, alors chargé des Beaux-Arts, et nommé comme consul à Mossoul (Iraq) par les Affaires étrangères, Victor Place (1818-1875) peut reprendre en 1852-1853 les fouilles menées en 1843-1844, par Paul-Émile Botta (1802-1870) dans le palais du roi assyrien Sargon II (722-705) à Dur Sharrukin (ou Khorsabad), à une vingtaine de kilomètres de Mossoul et de l'antique Ninive. Place conduit son chantier avec des méthodes archéologiques très précises qu'il documente abondamment. Il cherche à restituer le site dans toute sa complexité architecturale (situation, matériaux, coloris), ce dont témoigne la planche ici présentée, due pour partie à Félix Thomas (1815-1875), architecte et peintre, attaché au chantier en 1853. Le taureau de droite au fond du vestibule est aujourd'hui conservé au musée du Louvre. NG

#### Reproduction sur la cimaise

#### **Fouilles de Ninive**

#### **Vue de tous les instruments employés par les archéologues, vers 1850**

Reproduction

*Arch. nat.*, F/21/546

© Archives nationales

Ce cliché représentant une partie du matériel utilisé lors de ce chantier (en fait, de simples outils de terrassements) illustre bien la rusticité et la simplicité des pratiques de fouilles archéologiques au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. PR

### **38** Commission archéologique de l'Afrique du Nord

#### **Croquis de Enchir Tout el Kahya, dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle Remplacé par: Croquis de Enchir Tout el Kahya, et de Enchir Baïa, dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle**

34,5 × 21,5

*Arch. nat.*, F/17/2919/1

Les liens entre travaux scientifiques et entreprises coloniales ne sont plus à démontrer; en plus d'une occasion les officiers des troupes d'Afrique du Nord se sont montrés des auxiliaires zélés. Très peu de temps après la mise en place du protectorat français sur la régence de Tunis (mai 1881) est créée une commission d'Afrique du Nord (1883) chargée de recueillir des données sur les vestiges archéologiques subsistant dans la région. Au cours de leurs tournées de relevés topographiques, les officiers rencontraient évidemment de nombreuses ruines antiques qu'ils étaient à même, du fait de leur formation, de lever et de décrire. Nombre de ces observations, telles celles-ci, envoyées par le lieutenant Barry dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, étaient transmises au Comité des travaux historiques et scientifiques qui en sélectionnait des extraits et les publiait dans son *Bulletin archéologique*. Certains des croquis présentés ici sont demeurés inédits. PR

#### Reproduction sur la cimaise

#### **Atlas du voyage d'exploration en Indochine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868. Vue générale d'Angkor-Vat**

Reproduction

*Arch. nat.*, 300AP (III)/350/B

(archives de la Maison de France)

© Archives nationales

### **39** *Atlas du voyage d'exploration en Indochine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une commission française présidée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée*. Paris, Hachette et c<sup>ie</sup>, 1873. Angkor Thom; vue de Stunc Trenc; colonnade de l'entrée ouest et vue générale d'Angkor-Vat

ouvert: 51 × 76 × 5

*Arch. nat.*, 300AP (III)/350/B

(archives de la Maison de France)

Le Cambodge était passé sous protectorat français en 1863. En 1866, le capitaine de frégate Ernest Doudart de Lagrée est chargé d'une mission d'exploration du cours du Mékong; l'enseigne de vaisseau Louis Delaporte lui est adjoint en tant que

dessinateur. En préalable à l'expédition, l'équipe effectue pendant quelques semaines une étude du site d'Angkor; les lieux, loin d'être inconnus de la population locale, étaient fréquentés par les pèlerins lors de fêtes religieuses. Les résultats de cette exploration paraissent en 1873 dans une publication dirigée par le lieutenant de vaisseau Francis Garnier accompagnée d'un splendide atlas de gravures et lithographies d'après les dessins de Delaporte. Si le site avait déjà fait l'objet de quelques études au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est Louis Delaporte qui, le premier, a contribué à en révéler en France l'importance archéologique, par le biais de ses dessins et estampages et par la création d'un « musée khmer » à Compiègne puis à Paris dans le dernier quart du siècle. **PR**

### **Reproduction sur la cimaise Lucien Fournereau, photographie d'Angkor, entre 1887 et 1889**

*Arch. nat., F/17/2967, dossier Fournereau*  
© Archives nationales

Architecte de formation, Lucien Fournereau (1846-1906) travaille d'abord pour la ville de Paris. En 1885 il est nommé inspecteur des travaux publics en Indochine. Ayant déjà eu l'expérience d'une exploration ethnographique en Guyane (en 1882), il obtient du ministère de l'Instruction publique une mission archéologique au Cambodge. Louis Delaporte, qui s'était illustré quelques années auparavant par ses travaux sur les ruines d'Angkor, lui rédige pour l'occasion des instructions très précises quant aux études à poursuivre sur le site. Il lui demande notamment de réunir des moulages et fragments originaux de sculptures et de photographe et dessiner « à la manière des architectes prix de Rome » des monuments entiers. Cependant, la collaboration entre les deux hommes ne durera pas longtemps: après son séjour sur place au premier semestre 1888, Fournereau produira plusieurs publications sur l'art khmer, basées notamment sur ses clichés nombreux et détaillés, dans lesquelles il prendra ses distances d'avec les hypothèses, formulées par Delaporte. **PR**

### **40 Récipient zoomorphe à anse-goulot en étrier, céramique mochica, Pérou, collectée par Charles Wiener, [100 av. J.-C.-700 ap. J.-C]**

22 x 11,5 x 17  
*Musée du quai Branly, n° 71.1878.2.81*

Lorsqu'en février 1876 Charles Wiener entame son exploration archéologique du Pérou, il n'a aucune idée de la diversité culturelle et de la profondeur chronologique des vestiges précolombiens susceptibles d'y être exhumés. Les spécialistes n'en savent guère plus d'ailleurs: tout au mieux commence-t-on à suggérer que d'autres civilisations auraient précédé celle des Incas, sans que l'on soit en me-

sure de les situer dans le temps et dans l'espace. C'est probablement lorsqu'il était aux environs de la ville de Trujillo (côte nord du Pérou) que Wiener collecta cette petite céramique, peut-être à l'occasion de fouilles pratiquées dans la région, mais plus vraisemblablement par le biais d'un achat ou d'un don (peut-être fait par Abel Drouillon, vice-consul de France à Trujillo et grand collectionneur d'objets préhispaniques). Ce petit vase en forme de singe tenant une jarre, surmonté d'une anse en étrier, est typique de la culture mochica qui se développa dans la partie nord du Pérou à partir de 200 avant notre ère. Sans vraiment le savoir Wiener a contribué, à travers ses très nombreuses collectes archéologiques, à mettre en lumière cette diversité culturelle insoupçonnée. **PR**

### **41 Vase céphalomorphe à goulot, contrefaçon péruvienne du XIX<sup>e</sup> siècle, collection Frédéric Quesnel, objet rapporté par Charles Wiener**

24,1 x 13,3 x 12  
*Musée du quai Branly, n° 71.1878.13.278*

Au cours de sa mission archéologique au Pérou et en Bolivie (1875-1877), Charles Wiener effectua lui-même quelques fouilles, mais sans doute assez peu en réalité: il préférait compter sur la générosité des collectionneurs locaux et des *hacendados*, les propriétaires terriens, auprès de qui il demandait l'hospitalité au fil de son périple. Bien des « exploreurs » firent de même – sans juger nécessaire de le préciser dans leur récit de voyages. Wiener bénéficia notamment des largesses de Frédéric Quesnel, un négociant français établi à Lima et grand amateur d'objets archéologiques. Ce vase en forme de tête humaine n'est pas sans rappeler les fameux « vases-portraits » du Pérou préhispanique. Il s'agit cependant d'une contrefaçon fabriquée dans un atelier péruvien probablement quelques années seulement avant son entrée dans les collections françaises. Cette imitation prouve que très tôt se développa une industrie du faux destinée au tourisme archéologique, qui leurrera également bien des chercheurs patentés. **PR**

### **42 Télégramme envoyé par M. Rice annonçant la découverte par Désiré Charnay d'une cité maya inconnue, 1882**

23,5 x 13,5  
*Arch. nat., F/17/2947, dossier Désiré Charnay*

En mission presque ininterrompue depuis deux ans au Mexique, Désiré Charnay croit pouvoir accomplir son rêve: découvrir une cité maya. Depuis plusieurs années, la rumeur évoquait l'existence d'imposantes ruines mayas dans la forêt du Chiapas. Remontant la rivière Usumacinta, Charnay et ses deux compagnons de voyage progressent à travers les marais

et la jungle au prix de grandes difficultés. Enfin, le 22 mai 1882 l'expédition, considérablement affaiblie par les fièvres, arrive en vue des ruines. Mais, alors qu'il allait baptiser « sa ville » *Ciudad Lorillard*, du nom de son mécène américain, une mauvaise surprise attend l'explorateur : « Je vois venir à ma rencontre un grand jeune homme blond, que je reconnais à première vue pour un Anglais et un gentleman. Nous nous serrons la main ; ma carte lui avait dit mon nom qu'il connaissait ; il me dit le sien : Alfred Maudslay, de Londres ». Celui-ci venait de lui ravir la découverte de la cité qui désormais aura pour nom Yaxchilán. Le télégramme envoyé par M. Rice (le représentant du mécène Lorillard) au ministère pour annoncer cette découverte cache donc une partie de la réalité. **PM**

**43 Fouilles de Tanis,  
album photographique, 1939  
Aspect du chantier,  
photographie du 6 mars 1939**

23,5 × 17

Arch. nat., F/17/17242/2

En 1929, Pierre Montet, chargé de cours d'égyptologie à l'université de Strasbourg, décide de rouvrir un chantier de fouilles dans la zone des temples de Tanis concédée au début du siècle à l'Institut français d'études orientales. L'implantation de cette mission française, dans la partie orientale du delta du Nil, a pu bénéficier de l'appui du ministère de l'Instruction publique, du musée du Louvre et de la Société des amis de Tanis constituée à Strasbourg. Les pièces comptables et les planches photographiques envoyées régulièrement au ministère permettent d'apprécier la progression des campagnes de fouilles depuis les premières excavations dans la zone des temples jusqu'à la découverte d'une nécropole royale en 1939 et 1940. Cette photographie montre l'aspect du chantier en mars 1939 alors qu'est découverte la tombe inviolée de Sheshonq II (XXIIe dynastie). Le trésor de Tanis est maintenant exposé principalement au musée égyptien du Caire. D'autres pièces issues des fouilles de cette mission sont visibles au Louvre. **ALG**

## Un autre registre du voyage: les missions commerciales

**44 Auguste Borget, *La Chine et les Chinois*, Paris, chez Goupil et Vibert éditeurs, 1842**

**Dessins exécutés d'après nature :  
planche 30**

ouvert : 75 × 43 × 25

Arch. nat., Bibliothèque historique INT 195

Auguste Borget (1808-1877) est représentatif de ces artistes voyageurs qui parcourent le monde au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et en révèlent la beauté et l'étrangeté au public français. Né à Issoudun au sein d'une famille de négociants aisés, il se rend à Paris pour suivre les cours de dessin de Théodore Gudin, peintre officiel de la marine. C'est peut-être sous son influence que Borget décide d'effectuer pendant quatre ans un tour du monde qui l'emmènera en Amérique du Nord et du Sud, en Extrême-Orient et en Océanie. En 1838, il visite la Chine du Sud, croquant paysages, vues pittoresques et scènes de rue. À son retour en France, il fournit à son ami Balzac les illustrations et les informations pour une série d'articles publiés en 1842 sous le titre *La Chine et les Chinois*. Cette même année, Borget publie un splendide album de textes et de lithographies portant ce même titre, offrant ainsi au public français une vision pittoresque et attachante de cette Chine qui commence à peine à s'ouvrir au monde... et au commerce international. **PR**

**45 Dessin d'un métier à tisser  
observé à Gorée annexé à un  
rapport de Natalis Rondot sur sa  
mission en Extrême-Orient, Macao,  
20 septembre 1844**

**Remplacé par: dessin d'un métier  
à tisser observé à Gorée annexé à  
un rapport d'Isidore Hedde,  
12 juin 1844**

ouvert : 43 × 27

Arch. nat., F/12/2589

En 1843-1844, la mission de Chine, conduite par le diplomate Théodore Lagrené, part pour conclure des traités d'amitié et de commerce avec la Chine, dont les échanges commerciaux avec l'Occident, alors balbutiants, deviennent l'enjeu d'une vive rivalité avec les Anglais et les Américains. Les « délégués du commerce », désignés par plusieurs chambres de commerce en France, rédigent régulièrement pour le ministère du Commerce de longs rapports où ils rendent compte de leurs travaux et observations. Parfois leur intérêt se fait aussi ethnologique, comme en témoigne ce croquis joint à un de leurs rapports. Il représente un « tisserand yolof », dont la rencontre à Gorée inspire à l'un des délégués,

Isidore Hedde, ce commentaire : « c'est un esclave [...], tout ce qu'il fait appartient à son maître, qui l'occupe quand il le désire depuis le lever jusqu'au coucher du soleil [...] », mais c'est aussi un Griot, un « barde africain, [qui] chante les exploits des héros yofofs, historien et musicien, il dit la bonne fortune, il amuse et fait danser au son du tam-tam, médecin, bourreau, il circonçoit et exécute les opérations et les hautes œuvres ordonnées par le conseil secret des marabouts. » CDD

#### **46 Échantillons d'articles de soieries collectés sur le marché de Batavia en 1845, annexés au rapport n° 5 d'Isidore Hedde : « industrie lainière »**

26 × 14 × 2  
*Arch. nat., F/12/2589*

La Chine, qui s'ouvre alors au commerce avec l'Occident, représente un réservoir potentiel de 350 millions de consommateurs, dont les délégués du commerce s'attachent à analyser les besoins. Il s'agit d'informer au mieux les manufacturiers français en leur présentant les débouchés nouveaux qui s'offrent à eux dans ces pays lointains. Tout au long de leur route, ils collectent notamment des échantillons d'étoffes – étoffes produites en Extrême-Orient (cotons indigènes ou soieries, foulards, gaze, damas, taffetas, satin, etc.), ou textiles d'origine européenne vendus sur les marchés locaux, ici sur le marché de Batavia (aujourd'hui Jakarta, Indonésie). Ils rapportent aussi des objets manufacturés (vêtements en soie, châles de crêpe, tapis, bourses brodées, porte-éventails, sacs à tabac, écrans, chaussures, etc.), qui transformeront les « expositions chinoises » qu'ils présenteront à leur retour en véritables expositions d'ethnologie. CDD

#### **47 Tingqua, 144 dessins relatifs à l'industrie de la soie en Chine Album de dessins techniques chinois rapporté par Isidore Hedde, mission commerciale en Chine vers 1845**

Présenté ouvert aux pages 88-89  
31,5 × 30,5 × 4  
*Conservatoire national des arts et métiers, ms 49*

Isidore Hedde, rubanier à Saint-Étienne et « délégué du commerce » de la Mission de Chine pour la soie et la sériciculture, rapporte de nombreux albums de dessins qu'il a fait exécuter à Canton. Il s'agit d'illustrer dans toutes leurs étapes les processus de production et de transformation de divers produits chinois (riz, porcelaine, soie...). Dans son esprit, ils doivent aussi illustrer le fonctionnement des outils, notamment des métiers à tisser dont il rapporte de nombreux modèles (conservés aujourd'hui en grande partie au musée des Arts et Métiers). Ces dessins, dus à des artistes chinois

réputés spécialisés dans le *China Trade* (Sunqua, Tingqua et Yeouqua, principalement), ont été dispersés après le retour de la mission et sont maintenant conservés en divers lieux. Une grande partie en a été confiée à la Bibliothèque nationale de France, où elle constitue le noyau de la collection chinoise du Cabinet des estampes. L'album présenté ici est entré au Conservatoire des arts et métiers probablement en 1849, avec le dépôt d'une bonne partie des artefacts collectés durant le voyage de la mission de Chine. CDD

## Voir, comprendre et dominer

### **48** Expédition Hyacinthe de Bougainville sur *Le Scipion* (1828-1829). Journal nautique ouvert avec vue de l'entrée du port de Navarin, aquarelle, 9-10 décembre 1828

#### Remplacé par: Vue du vieux Navarin, du même journal

registre ouvert: 50 × 36 × 5  
*Arch. nat.*, 155AP/13, dossier 2  
(fonds Hyacinthe de Bougainville)

Après le soulèvement grec contre l'occupation ottomane en 1821, la réaction du pouvoir turc se fit particulièrement violente dans les années qui suivirent. Les intérêts géostratégiques européens en Méditerranée et l'émotion de l'opinion publique poussèrent finalement une alliance franco-russo-britannique à intervenir militairement. Le 20 octobre 1827, les flottes adversaires s'affrontèrent dans la baie de Navarin, à l'ouest du Péloponnèse, et la victoire des alliés fut totale. Toutefois, le contrôle de la Méditerranée ne fut définitivement acquis qu'au terme de l'expédition militaire de Morée (1828-1833). Fin 1828, Hyacinthe de Bougainville, qui commandait alors *Le Scipion*, navire de la station navale du Levant, se trouvait en mission en Méditerranée; il patrouillait notamment aux abords de Navarin, source – on l'imagine – d'une grande fierté pour les officiers du bord. Le journal nautique tenu par Bougainville pendant cette mission est agrémenté de plusieurs vues à l'aquarelle de la région. Sont-elles l'œuvre du lieutenant de vaisseau Edmond de La Touanne, comme ce fut le cas pour un certain nombre de planches illustrant la publication du voyage autour du monde de *La Thétis* et de *L'Espérance*? **PR**

### **49** Expédition de Morée Académie des inscriptions et belles-lettres. Rapport sur un mémoire envoyé par M. Schinas de la section d'archéologie, 25 septembre 1830

33,5 × 22  
*Arch. nat.*, F/21/544

Après la bataille navale de Navarin, la France envoie en 1828 un corps expéditionnaire en Morée (autre nom donné à la région du Péloponnèse, en Grèce) dans le but de forcer les troupes égyptiennes d'Ibrahim Pacha à quitter le sol grec. À l'instar de ce qui avait été fait pour l'expédition de Bonaparte en Égypte en 1798, une équipe scientifique fut envoyée sur le terrain afin d'y mener des recherches. L'expédition qui comptait dix-neuf savants était répartie au sein de trois sections: sciences physiques, architecture et sculpture, archéologie. L'Institut de France avait été chargé de nommer les savants

partant sur le terrain, de leur préparer des instructions sur les recherches à faire, et d'en évaluer les résultats. Si ces résultats furent parfois, selon les sections, en demi-teintes, l'expédition de Morée contribua en quelque sorte à une réappropriation du patrimoine antique grec par le monde savant européen. **PR**

### **50** Demande de mission d'exploration du cours de l'Ogoué (Gabon), par Pierre Savorgnan de Brazza, 22 avril 1875

21 × 27  
*Arch. nat.*, F/17/2943/1, dossier Savorgnan de Brazza

Conquérant humaniste et pacifique aux actions parfois empreintes d'utopisme, fervent adversaire de l'esclavagisme, Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905) incarne à lui seul les débuts de l'implantation française en Afrique équatoriale. Officier de marine, il bénéficie de puissants appuis, dont celui de l'amiral de Montaignac devenu en 1874 ministre de la Marine et des Colonies, qui lui permettent d'organiser, de 1875 à 1878, une vaste expédition destinée à remonter jusqu'aux sources du fleuve Ogoué tout en explorant de nouveaux territoires. Selon les souhaits de Brazza, cette expédition est la plus réduite possible, il part accompagné d'une douzaine de porteurs et de trois compagnons dont le médecin de Marine Noël Ballay et le naturaliste Alfred Marche. La mission se révèle particulièrement rude et Brazza doit l'abandonner avant d'avoir atteint son but. En dépit de ces difficultés, l'expédition a eu un très fort retentissement en France où Brazza est accueilli triomphalement à son retour. Lors d'une deuxième expédition en 1879-1882, Brazza jette les bases du protectorat français au Congo. Il en devient le commissaire général en 1886 mais, meilleur explorateur qu'administrateur, il est congédié en 1898. **EB**

### **51** Brau de Saint-Pol-Lias, *Les Colons explorateurs* Expédition dans l'archipel Indien, 1877

13,5 × 21,5  
*Arch. nat.*, F/17/2943/1, dossier Brau de Saint-Pol-Lias

Xavier Brau de Saint-Pol-Lias (1840-1914) est un explorateur et géographe français principalement connu pour ses voyages dans l'Asie du Sud-Est. Avocat de profession et employé à la Banque de France, il quitte ses fonctions en 1873 pour se consacrer aux questions coloniales et devient un acteur essentiel de l'expansion commerciale française en Asie. Il rejoint dès 1873 la Société des études coloniales et compte parmi les membres de la Société de géographie commerciale de Paris. Il est également le fondateur en 1875 de la Société des colons-explorateurs, organisme destiné à promouvoir les inté-

rêts commerciaux de la France en Asie notamment par l'implantation de plantations de tabac dans les possessions hollandaises en Indonésie. La première expédition organisée par cette société aboutit à la création en janvier 1877 d'une plantation à Sumatra dans l'estuaire de la rivière Siak, après d'importants travaux de défrichements et de constructions des infrastructures. Brau de Saint-Pol-Lias dirige par la suite deux importantes missions pour le compte du ministère de l'Instruction publique desquelles il ramène de nombreux objets qui viendront enrichir les collections publiques françaises dont celles du Musée d'ethnographie du Trocadéro. **EB**

## **52** **Projet d'une mission dans l'Ouest africain, vers 1890**

31 × 20

*Arch. nat., 66AP/4 (fonds Monteil)*

Le 9 octobre 1890, le lieutenant-colonel Parfait-Louis Monteil entamait une mission en Afrique de l'Ouest en partant de Saint-Louis (Sénégal). Cette mission, qui s'acheva le 10 décembre 1892, avait un but essentiellement politique. Il s'agissait de rivaliser avec les Anglais sous couvert de reconnaissance du terrain et d'exploration géographique. Monteil fut choisi par le sous-secrétaire d'État aux Colonies Eugène Étienne pour sa connaissance des questions africaines et son expérience du terrain. Dès septembre 1890, il proposa à Eugène Étienne un projet assorti des moyens d'exécution nécessaires à l'accomplissement de sa mission. L'objectif principal était d'atteindre le lac Tchad. Au cours de son exploration, Monteil devait également signer des traités avec des chefs indigènes en tenant compte des engagements déjà existants de ces chefs avec les autres puissances européennes, le but étant d'assurer aux Français la liberté d'accès aux voies de communication. Au terme d'un périple de plus de 8000 km, Monteil atteignit le lac Tchad le 9 septembre 1892. **VG**

## **53** **Position de Dabakala, vers 1895**

40 × 31

*Arch. nat., 66AP/10 (fonds Monteil)*

D'abord chargé en 1893 d'une mission vers le Nil, Monteil vit son objectif modifié en 1894. Il s'agissait désormais de régler la question des délimitations de frontières en Afrique centrale. Le 28 août 1894, à la suite de la signature d'un traité avec l'État indépendant du Congo, Monteil se vit réaffecté en Côte d'Ivoire. En effet, le chef guerrier Samory Touré cherchait à occuper la ville de Kong, point stratégique et commercial de la région. La lutte s'engagea dans plusieurs zones dont la région de Dabakala. La carte illustre ainsi les observations topographiques recueillies par Monteil et nécessaires à l'offensive contre Samory. Le 3 mars 1895, les troupes françaises se heurtèrent aux avant-postes des troupes de Samory, Monteil blessé dut battre en retraite le 14 mars 1895. **VG**



## **Diaporama de photographies : Les dernières étapes de la mission Marchand (Congo-Nil, 1896-1899)**

*Arch. nat. 99AP/12 (fonds Baratier)*

© Archives nationales

En dépit des accords établis à Berlin en 1888, certaines grandes puissances, dont la France et la Grande-Bretagne, continuent de rivaliser en vue d'étendre leur sphère d'influence coloniale. En 1896, le commandant Jean-Baptiste Marchand est chargé de mener une expédition qui, sous couvert de reconnaissance géographique à travers l'Afrique, doit tenter d'implanter une présence française dans le bassin du Nil. Durant près de trois ans une colonne de tirailleurs africains dirigés par quelques officiers français va parcourir 6000 kilomètres d'Ouest en Est, depuis Loango (Congo) jusqu'à Djibouti. Marchand mobilise au passage des centaines de porteurs et diverses embarcations légères, dont le petit vapeur *Faidherbe*, qui a la particularité d'être en partie démontable. Parti de Loango en juillet 1896, Marchand et le capitaine Baratier arrivent dans les marais de Bahr-el-Gazal en janvier 1898. Il faut alors démonter le *Faidherbe*, le hisser sur la berge et lui faire traverser la terre ferme jusqu'à la voie navigable la plus proche. Début juillet 1898, ils parviennent à Fachoda, sur les rives du Nil blanc. Après avoir repoussé une attaque de 2000 rebelles madhistes, les Français doivent faire face à une puissante armée anglo-égyptienne commandée par Kitchener. Au terme d'une grave crise diplomatique, Marchand reçoit l'ordre, le 3 novembre 1898, d'abandonner le poste de Fachoda. Il poursuit alors sa route vers l'est. Début janvier 1899, le *Faidherbe* est abandonné, la route se poursuit par voie terrestre à travers l'Abyssinie ; le commandant est reçu avec faste à Goré par le Dedjaz Thessama. Enfin, en mai 1899, la troupe atteint Djibouti pour s'embarquer vers la France. En dépit de l'échec diplomatique, Marchand et ses hommes sont fêtés en héros.

Ces photographies sont des plaques de projection constituées d'une image positive sur verre doublée d'une lame de verre indispensable pour la protection de l'image. Utilisées avec des projecteurs, ces photographies étaient manipulées et soumises à des éclaircissements intenses et calorifiques. La couche image de ces plaques de projection est constituée de gélatine pigmentée caractéristique du procédé photographique au charbon et du procédé photomécanique, la woodburytypie ou photoglyptie.

**PR et BSM**





## Diaporama de photographies :

### En route avec la mission ethnologique Dakar-Djibouti (1931-1933)

Bibliothèque *Éric-de-Dampierre*  
© Fonds *Marcel-Griaule*,  
bibliothèque *Éric-de-Dampierre*, MAE,  
Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Les membres de la mission ethnographique Dakar-Djibouti traversent le continent africain d'Ouest en Est, afin de collecter objets et données ethnographiques. En camion, le trajet n'est pas toujours facile. Il leur faut construire des digues, refroidir le moteur ou récupérer le chargement tombé. D'autres moyens de transport sont d'ailleurs empruntés : ils se déplacent en train, à pied, à cheval ou en bateau. Leur trajet est bien entendu ponctué de haltes et se fait par étapes. En chemin, à l'heure du déjeuner, ils prennent le soin de dresser une table au bord de la route. Dans certaines localités, ils installent des campements où ils restent de quelques jours à plusieurs semaines. Là, sous les tentes, ils sortent leur pharmacie, se livrent à des travaux mécaniques, développent leurs photographies, travaillent avec des informateurs locaux. Lorsqu'ils lèvent le camp, des collaborateurs recrutés localement chargent les caisses d'objets collectés en chemin. Ils sont cependant parfois forcés de s'arrêter pour un contrôle, comme à la douane éthiopienne de Gondar. LC

### 54 Ministère des Travaux publics. Carte du Hoggar (Sahara central), 1883. Tracés au crayon de couleur des itinéraires des deux missions menées par le lieutenant-colonel Paul Flatters en 1880 et 1881

82,5 × 102  
Arch. nat., F/14/8594

Le 27 octobre 1879, le lieutenant-colonel Paul Flatters, fort de sa connaissance approfondie de la région et de ses relations avec les Touaregs, propose une reconnaissance dans le Sahara en vue d'établir le tracé d'une ligne de chemin de fer entre l'Algérie et le Niger. Celle-ci est précédée de tractations diplomatiques auprès des chefs Touaregs. De mars à mai 1880, Paul Flatters mène une première expédition, mais les difficultés logistiques et l'hostilité de certaines tribus locales l'obligent à rebrousser chemin. Malgré tout, de nombreuses informations scientifiques ont pu être collectées et ramenées à Paris. Lors d'une seconde expédition destinée à obtenir un soutien local, Flatters et la quasi-totalité de ses hommes sont assassinés par une coalition Touareg, Hoggar et Ajjers en février 1881. Sur cette carte, résultat des travaux plus anciens d'Henri Duveyrier dans le Sahara, ont été indiqués au crayon rouge et bleu les itinéraires suivis par Flatters en 1880. SRS

## *Si loin si proche*

Le voyage est aussi une affaire d'échelle: du local au lointain. L'exploration des pôles - deux points opposés de la planète, longtemps demeurés difficiles d'accès et où les conditions de vie sont particulièrement éprouvantes - illustre ces voyages extrêmes. L'exploration du patrimoine régional en France correspond, quant à elle, à un champ d'études longtemps resté méconnu malgré sa proximité géographique, oscillant, selon les acteurs engagés, entre passion et indifférence.

## L'exploration des pôles

### 55 Expédition Dumont d'Urville, 1840

Carte des explorations de *L'Astrolabe* et de *La Zélée* dans les régions polaires  
Remplacé par une seconde version de cette même carte, 1840

72 × 106  
Arch. nat., MAR/6JJ/58. Remplacé par MAR/6JJ/57

La quête du continent polaire Sud (latitude 65° à 90°), dont l'existence fut envisagée dès l'Antiquité par des savants grecs, débute au XVI<sup>e</sup> siècle. Le navigateur russe Billingshaus serait le premier à avoir aperçu le continent antarctique en 1820. Le roi Louis-Philippe mandate Jules Dumont d'Urville (1790-1842) pour une expédition (1837-1840) qui explore l'Antarctique en deux étapes. Tout d'abord en 1838, la Terre de Graham (67°) est cartographiée par l'hydrographe Clément Vincendon-Dumoulin selon la méthode du « lever sous voiles ». Puis, le 22 janvier 1840, Dumont d'Urville accoste et prend possession de la Terre Adélie (66° 38'; baptisée ainsi en honneur à son épouse, Adèle Pépin). La côte est relevée et l'on repart dès le 2 janvier, à cause de l'hostilité du climat. Ayant survécu à tous ses voyages, J. Dumont d'Urville meurt avec sa femme et son fils Jules dans la première catastrophe ferroviaire française, le déraillement du Paris-Versailles, le 8 mai 1842. NG

**56** Demande de financement faite par le commandant Charcot pour une nouvelle mission en Antarctique, 10 février 1907

27 × 21

Arch. nat., F/17/17234, dossier Charcot

L'exploration scientifique de l'Antarctique est relancée par le congrès international de géographie de Londres en 1895. Durant cet « âge héroïque » (entre 1897 et 1922 - avant que les équipements en rendent l'exploration moins dangereuse), on compte seize expéditions menées par huit nations. Pour sa deuxième mission (1908-1910), Jean-Baptiste Charcot dispose du soutien de toutes les autorités scientifiques et administratives françaises. Il obtient 600 000 francs de crédits publics, somme énorme qui correspond aux besoins (l'équipement de 30 hommes, plus les vivres et le matériel pour quatre ans) et aux enjeux (comparables à ce qu'est de nos jours la conquête spatiale). Il paie lui-même la construction du bateau, le *Pourquoi pas? IV*, pour 150 000 francs. Pour sa première expédition antarctique (1903-1905), Charcot n'avait reçu au départ que 8 000 francs de crédits publics. L'expédition - qui coûtera 450 000 francs - s'était appuyée sur son apport personnel et sur une souscription du journal *Le Matin* qui rapporta 150 000 francs. NG

**57** Expédition de *La Belgica* dans le Grand Nord, 1905  
Croisière II. Album de photographies, par le prince Philippe d'Orléans, 1905  
Vue du navire pris dans les glaces  
Remplacé par: Russ et le lieutenant Bergendhal

28 × 83 × 5

Arch. nat., 300AP(III)/768 (archives de la Maison de France)

Adrien Gerlache de Gomery, commandant de *La Belgica*, s'était déjà illustré entre 1897 et 1899 en menant une expédition scientifique dans l'Antarctique. En 1905, le prince Philippe d'Orléans affréta son navire pour effectuer une croisière depuis le Spitzberg jusqu'au Groenland. Ce voyage de quelques mois, mélange d'exploration océanographique, d'étude topographique, de collectes naturalistes et de chasse aux espèces animales locales, fit l'objet d'une importante couverture photographique qui servit pour la publication du récit en 1907. Les tirages panoramiques, assez spectaculaires de par leur format, donnent une idée éloquente de l'âpreté des conditions du voyage: le navire fut un temps emprisonné par les glaces (c'était la grande crainte de tous les explorateurs des pôles), mais parvint finalement à se dégager. Ces tirages sont conservés aux Archives nationales dans l'un des nombreux albums photographiques de voyages du Prince Philippe d'Orléans. PR

**58** Expédition de *La Belgica* dans le Grand Nord, 1905  
Carnet d'Édouard Mérite  
Dessin au crayon graphite de loups dans la neige  
Remplacé par: dessins au crayon graphite de phoques tachetés

Ouvert: 22 × 18 × 1,5

Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, Carnet Édouard Mérite Pôle Nord 1

Élève de Louis-Ernest Barrias et d'Emmanuel Frémiet, le peintre et sculpteur Édouard Mérite (1867-1941) succéda à ce dernier au Muséum national d'histoire naturelle au poste de maître de dessin animalier de 1924 à 1936. Il accompagna le prince Philippe d'Orléans dans ses expéditions polaires à bord de *La Belgica* afin de réaliser des dessins des animaux observés au cours du voyage. Un grand nombre de ses œuvres serviront pour l'illustration du récit de voyage publié par Philippe d'Orléans. Si certains de ses croquis représentent crûment le résultat des coups de carabine du chef de l'expédition, d'autres, tels ces dessins réalisés en 1905, donnent une vision plus charmante de la faune sauvage polaire. PR

**59** Demande de mission au Groenland, par Paul-Émile Victor, mars 1934

21 × 27

Arch. nat., F/17/17291, dossier P.E. Victor

La côte ouest du Groenland, baignée d'un courant marin chaud, est peuplée par les Inuits depuis le XIII<sup>e</sup> siècle (on en dénombrait 15 000 en 1934). La côte est, affectée par un courant froid, compte en 1934 1 000 Inuits, surtout présents à Ammassalik (aujourd'hui Tasiilaq). Paul-Émile Victor note qu'au « musée d'ethnographie du Trocadéro, il n'y a pas d'objets esquimaux d'Ammassalik » et qu'il « reste beaucoup à étudier chez eux du point de vue de l'ethnographie et de l'anthropologie ». Soutenu par Paul Rivet et par le commandant Charcot (qui l'emmènera sur le *Pourquoi Pas?*) et doté de 8 000 francs par le service des missions scientifiques, il parvient à y effectuer un hivernage en 1934-1935, avec l'anthropologue Robert Gessain, le géologue Michel Perez et le cinéaste Fred Matter-Steveniers. La mission collecte chants, objets (3 500) et échantillons géologiques; elle produit des études morphologiques, un film et 8 000 photographies. C'est la première des trente-trois missions polaires que Paul-Émile Victor mènera jusqu'en 1977. NG

### Reproduction sur la cimaise

## **Photographie prise lors du premier séjour de Paul-Émile Victor au Pôle Nord, 1934**

© Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, fonds P.E.V. photo 141

## **60 Expéditions polaires françaises. Expéditions au Groenland en 1948-1951**

Carte des trajets

21 × 27

Arch. nat., 20110210/113

Cette carte rend compte des premières expéditions entreprises au Groenland entre 1948 et 1951 par les Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor, pendant lesquelles ont été mises en place des infrastructures et expérimentés des choix logistiques qui constitueront la base des expéditions ultérieures. Elles bénéficient de l'expérience que Victor a acquise pendant la Seconde Guerre mondiale, au sein d'une unité de l'US Air Force chargée du sauvetage des équipages tombés au Canada et au Groenland. Sont ainsi établis des points de débarquement, à l'instar de Port-Victor, sur la côte ouest, différentes bases et une station centrale, au milieu des terres, à près de 3 000 mètres d'altitude. Une piste et un téléphérique sont également construits. L'organisation logistique s'appuie sur une combinaison des transports maritime, aérien et terrestre et le recours aux moyens mécaniques comme les « weasels », des chenillettes récupérées auprès de l'armée française. ALK

## **Le terrain français : l'exploration des patrimoines régionaux**

### Reproduction sur la cimaise

## **Isidore Taylor, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Picardie, vol. 2, Vue générale des ruines de l'abbaye de Longpont, 1840**

Arch. nat., Bibliothèque historique, INT293/2

© Archives nationales

La Révolution française avait entraîné la saisie d'un grand nombre de propriétés seigneuriales et la fermeture de lieux de culte, parfois livrés à la pioche des démolisseurs pour en récupérer les matériaux. Bien des années plus tard, durant la Restauration, le spectacle de ces édifices en ruine omniprésents dans le paysage français, finit par émouvoir histo-

riens et publicistes qui militèrent pour la sauvegarde des monuments représentatifs d'un illustre passé national. En 1830, le ministre Guizot proposa la création du poste d'inspecteur général des monuments historiques (confié d'abord à Ludovic Vitet, puis en 1834 à Prosper Mérimée). Le monumental ouvrage en 23 volumes dirigé par Isidore Taylor, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, avec ses somptueuses planches lithographiques, contribua certainement à populariser cette vision romantique d'un patrimoine architectural menacé par l'oubli et la destruction. Le premier volume vit le jour en 1820, le dernier en 1878. PR

## **61 Monuments historiques. Note de frais de route pendant l'année 1853 dus à M. Mimey, architecte, pour inspection des édifices du département de Seine-et-Marne**

20,5 × 31,5

Arch. nat., F/70/223

Élève d'Henri Labrousse à l'École des beaux-arts et futur architecte diocésain, Maximilien-Étienne Mimey (1826-1888) fut chargé, à la mort de l'architecte Garrez en 1852, d'une partie de ses restaurations. Mimey travaillait alors pour la Commission des monuments historiques, créée en 1837 auprès de l'inspecteur général des monuments historiques, chargé de répartir les fonds consacrés par l'État à la sauvegarde des monuments nationaux. Le 1<sup>er</sup> août 1854, le Service des monuments historiques fut rattaché au ministère d'État et de la Maison de l'Empereur, dirigé par Achille Fould. Les tournées de ces architectes spécialisés s'apparentaient encore à la feuille de route proposée par le ministre Guizot pour le premier poste d'inspecteur général, créé en 1830 : le voyageur patrimonial en mission devait être architecte, dessinateur, archiviste, archéologue, historien de l'art, etc. En Seine-et-Marne, le certificat de Mimey détaille quatorze jours de déplacement, au départ de Paris, selon un itinéraire de 487 kilomètres incluant dix-huit villes. IC

### Reproduction sur la cimaise

## **Fouilles d'Alésia, tirage photographique, 1908.**

Arch. nat., F/17/17263/1

© Archives nationales

## **62 Fouilles d'Alésia tirages photographiques, 1908**

8 × 11

Arch. nat., F/17/17263/1

La localisation exacte d'Alésia, symbole emblématique de la Guerre des Gaules, donne encore lieu à des controverses. Mais, sous le Second Empire, le site d'Alise-Sainte-Reine, en Côte-d'Or, est choisi par Napoléon III. En 1905, la Société des sciences his-

toriques et naturelles de Semur-en-Auxois reprend les fouilles interrompues en 1865. Grâce à l'aide du Comité des travaux historiques, cette société savante fondée en 1842 a pu obtenir des subventions. Cette photographie est l'une de celles jointes au rapport sur la campagne menée d'avril à octobre 1908 sur le Mont Auxois par la Commission des fouilles qui en avait reçu délégation de la Société. Le D<sup>r</sup> Adrien Simon, signataire du rapport et président de la Société et de la Commission des fouilles, estime que la campagne de 1908 a été fructueuse et que ses résultats justifient la subvention reçue. Une nouvelle campagne est en cours et, pour protéger les vestiges dégagés et aménager un petit musée, il souhaite de nouveau l'appui du ministère. **ALG**

### **63** Chantier intellectuel « enquête sur l'architecture rurale »

Mallette d'un enquêteur, vers 1944  
60 × 40 × 10 ouverte  
*Arch. nat., 20130185/1*

Au début des années 1940, le gouvernement de Vichy lança une série de « chantiers intellectuels et artistiques » visant à procurer du travail à de jeunes diplômés ou artistes. En 1941, sur proposition de l'architecte Urbain Cassan, le commissariat à la lutte contre le chômage ouvrit un chantier « destiné à la prospection locale de l'habitation régionale et à la constitution d'une documentation scientifique sur les caractères traditionnels de l'architecture française » ; ce chantier était notamment supervisé par Georges-Henri Rivière, du Musée national des arts et traditions populaires. Parmi les quelques dizaines de jeunes architectes recrutés pour mener ces enquêtes se trouvait un certain Jacques Lamy qui se chargea du département de la Corrèze. Son journal de bord nous apprend qu'il jugeait la situation sur place de plus en plus périlleuse, lorsque, le 1<sup>er</sup> juin 1944, il décida d'arrêter là sa tâche. Il revint plus de vingt ans plus tard au MNATP, en 1967, afin de restituer sa mallette et tout ce qu'il avait produit pendant ses enquêtes sur le terrain : on y trouve des copies de cadastres, des croquis, des photographies et ses notes. **PR**

### **64** Mission sur le folklore musical en basse-Bretagne Carte itinéraire, vers 1943

25,5 × 21  
*Arch. nat., 20130043/33*

Probablement dessinée par Jeannine Auboyer, qui assistait la musicologue Claudie Marcel-Dubois et le linguiste François Falc'hun, cette carte montre l'itinéraire de la mission : le tracé rouge indique les déplacements entre les communes où ils se logent et le tracé vert, les zones ralliées à partir de ce point. Commenant par Surzur, dans le sud du Morbihan, où ils séjournent du 15 au 25 juillet 1939, les trois enquêteurs gagnent ensuite Brandérion (26 au 31 juillet) avant de partir pour Penmarc'h et Quimper dans le

Finistère (1<sup>er</sup> au 10 août). De retour dans le Morbihan, ils s'établissent à Gourin d'où ils prospectent du 11 au 15 août, allant jusqu'à Guern. Repartis en Finistère, les enquêteurs arrivent à Châteauneuf-du-Faou le 16 août. De là, ils se rendent à Scrignac, dans le nord de la Cornouailles, où ils passent la journée du 23 août, point le plus septentrional de leur trajet. Leur voyage prend alors fin pour des raisons indépendantes de leur volonté : le 26 août Claudie Marcel-Dubois est rappelée à Paris du fait de la déclaration de guerre imminente. Le tracé de couleur bleue qui monte jusqu'à Morlaix est probablement un déplacement effectué par l'abbé Falc'hun, seul. Cette carte, dont on ne connaît pas la date exacte de réalisation, se trouvait dans le dossier de projet de publication de l'enquête, projet qui n'a jamais vu le jour. **MBLG**

### **65** Musée national des arts et traditions populaires Questionnaire utilisé lors d'une mission en Basse-Bretagne, 1939

20,5 × 27  
*Arch. nat., 20130043/31*

Il s'agit ici d'un « pré-questionnaire » destiné à préparer le terrain pour une mission d'étude du folklore musical en Basse-Bretagne menée par le Musée national des arts et traditions populaires en 1939. Rédigé avec le linguiste breton François Falc'hun, qui participe activement à l'enquête, il a été imprimé à mille exemplaires et envoyé aux maires, aux instituteurs et aux curés du Morbihan et du Finistère, ainsi qu'aux principales personnalités actives dans le mouvement culturel breton, telles que Erwanez Galbrun, directrice de la fédération des cercles celtiques, le barde de Pont-Aven, Émile Cueff, Hervé Le Menn, fondateur de la *Kenvreuz ar Viniouerien*, confrérie des sonneurs, ou encore l'abbé Perrot, directeur de l'association *Feiz ha Breiz*, Foi et Bretagne. Connaissant bien la population, ces notables et acteurs culturels pouvaient indiquer non seulement quels étaient les principaux informateurs à rencontrer sur le terrain, mais aussi les fêtes et autres événements collectifs se déroulant l'été et susceptibles de faire l'objet d'une étude par les chercheurs. Une centaine de formulaires sera retournée au musée, souvent accompagnés de documents complémentaires. Finement dépouillés, ils ont effectivement permis de préparer le terrain. **MBLG**

## 66 Fiche technique d'utilisation de l'appareil d'enregistrement Soubitez, 1939

21 × 30

Arch. nat., 20130043/33

### Reproduction sur la cimaise Publicité pour appareil enregistreur Soubitez

Collection particulière  
© Archives nationales

Comme le montre l'affiche publicitaire, c'est un appareil « de salon » que les enquêteurs ont emporté sur le terrain. Le jeune musée est alors encore dépourvu de matériel technique professionnel ; c'est André Schaeffner, responsable du département de musicologie comparée du musée de l'Homme qui prête ce « Soubitez » aux enquêteurs. La notice d'utilisation a été soigneusement dactylographiée pour être emportée sur le terrain. S'il est de taille modeste, puisque fabriqué pour un usage « domestique », la mission dut faire aménager spécialement une voiture (celle, personnelle, de Claudie Marcel-Dubois) pour emporter les quelque 100 kilogrammes de matériel nécessaire : plusieurs boîtes de disques vierges à graver (très lourds à l'époque), des accumulateurs (la plupart des fermes n'avaient bien sûr pas l'électricité), mais aussi une caméra, deux appareils photographiques, des pellicules. Claudie Marcel-Dubois aura l'occasion de dire, dans une conférence donnée en septembre 1940, que l'enregistreur joua un rôle dépassant largement le cadre technique : « *Son effet sur nos chanteurs fut le plus heureux. Lorsque [...] nos informateurs [...] ne se décidaient pas à chanter, nous sortions nos disques et nous leur faisons entendre une chanson qu'une voisine avait chanté pour nous. Généralement c'était infaillible, tout d'un coup l'informateur se mettait à chanter une chanson devant le micro puis une autre, et encore une.* » MBLG

## 67 Transcription musicale : partition et paroles d'un chant breton, n° 170, 1939

21 × 30

Arch. nat., 20130043/35

Cette transcription correspond à la version finalisée du travail que Claudie Marcel-Dubois était chargée de faire. Après avoir demandé à entendre deux à trois fois la chanson, elle se la faisait chanter à nouveau pour noter la mélodie sous la dictée, tandis qu'à côté d'elle, François Falc'hun notait les paroles en phonétique. Le chant était aussi, au même moment, enregistré sur un disque à gravure directe. L'enregistrement a permis aux enquêteurs de remettre au propre leurs notes et surtout de peaufiner leur notation. Falc'hun devait aussi recopier la version phonétique du chant en écriture orthographique pour pouvoir remettre la première

phrase à sa collègue afin que celle-ci plaçât les syllabes sous les notes correspondantes comme on le voit sur ce document. Près de deux cents chants ont ainsi été notés « à la volée », linguistiquement et musicalement, puis remis au propre. Falc'hun les a également tous traduits, car l'ensemble du répertoire devait être publié. Enregistré à Gouézec (Finistère) le 20 août 1939 auprès de Laurent Roignant et de son épouse, il s'agit d'un chant en tuilage (les deux voix se recouvrent sur la fin du vers comme des tuiles sur un toit), typique du *kan ha diskan*. MBLG



### Enregistrements de chants bretons captés lors des enquêtes ethnomusicologiques du MNATP

#### • Chant n° 81

Arch. nat., 2013007/1,1943\_5\_61

Musée national des arts et traditions populaires, basse Bretagne, enquête Claudie Marcel-Dubois, 1939

« *Kemener, pe sav de viten* » (Le tailleur, quand il se lève le matin), chanson de Languidic, enregistrée à Brandérion (Morbihan) le 26 juillet 1939 auprès de Joseph-Marie Le Touz, né en 1879. Il s'agit, comme souvent quand les tailleurs sont évoqués, d'une diatribe contre ces artisans qui, souvent infirmes, choisissaient ce métier car ils ne pouvaient pas se livrer à des activités physiques propres à la gent masculine. Cela leur laissait le loisir d'aller de maison en maison où ils étaient reçus par les femmes, en l'absence de leur mari, et auxquelles il est raconté qu'ils ne se gênaient pas pour faire la cour. Ces chants évoquent la jalousie que les autres hommes ont pour les tailleurs : le texte dit qu'ils ne méritent pas d'être enterrés en terre bénite, mais dans un champ d'avoine avec tous les chiens du quartier à leurs trousses. MBLG

#### • Chant n° 170

Arch. nat., 2013007/1,1943\_5\_157

Musée national des arts et traditions populaires, basse Bretagne, enquête Claudie Marcel-Dubois, 1939

« *Eur zulvez diouz ar mitin* » (Un dimanche matin), chanson originaire d'Edern, enregistrée à Gouézec (Finistère) le 20 août 1939 auprès de Laurent Roignant, né en 1877, et de son épouse Marie-Jeanne, née en 1894. Le texte n'est pas complet ni cohérent (un certain Jopik fait un bouquet de fleurs), mais ce qui est intéressant est qu'il s'agit du seul enregistrement d'air de *kan ha diskan* effectué par la Mission. Ce type de chant (dit en breton « chant et contre-chant ») a pour particularité d'être exécuté en tuilage, et toujours *a capella* : le *kaner* chante un premier couplet de deux vers, guère plus, repris par le *diskaner* qui commence un peu avant la fin, recouvrant ainsi la voix du meneur, qui lui-même se remet à chanter en fin de vers. Il n'y a ainsi aucune interruption, comme dans le jeu du *biniou* et de la bombarde, cornemuse et hautbois populaires typiquement bretons. MBLG

## • Chant n° 198

Arch. nat., 2013007/1,1943\_5\_176

Musée national des arts et traditions populaires,  
basse Bretagne, enquête Claudie Marcel-Dubois, 1939

« *Silaouet holl, Bretoned* » (Écoutez tous, Bretons), chanson enregistrée à La Feuillée (Finistère), le 26 août 1939, composée et chantée par Louis Le Bris, né en 1889. Il n'était pas rare de composer des textes chantés sur des airs déjà existants et les chansons de ce type commencent, comme celle-ci, par *Écoutez... Jeunes gens* (ici « Écoutez... Bretons »). Celle-ci a été appelée par F. Falc'hun « chanson du chiffonnier », car le texte évoque cette activité pratiquée par Louis Le Bris. Il y raconte en quoi consiste son dur métier, lui qui perdit son père à l'âge de 13 ans, toujours sur la route avec son cheval et sa charrette, les tournées de ferme en ferme, le tri des chiffons et leur revente à Morlaix, le peu d'argent qu'il en tire, mais aussi les femmes qu'il rencontre qui lui offrent le café et le pousse-café pour laver les bols... Le Bris avait gagné un prix de chant en 1931 au festival de Huelgoat. **MBLG**

*Une question  
de moyens,  
une affaire de tact*

Dans la réussite d'une expédition tout comptait, en particulier les aspects matériels, la logistique: les moyens de transport, les accompagnateurs qui connaissent bien le terrain (porteurs, guides, interprètes, informateurs), les campements, etc. Il fallait également savoir s'entendre avec les populations rencontrées, d'où parfois la nécessité d'alliances avec les chefs locaux. Cette question pouvait même constituer, dans un contexte de compétition géopolitique internationale, l'un des objectifs de l'expédition. À défaut de prendre sérieusement en compte ces aspects diplomatiques et ce contexte local, on pouvait s'exposer à de gros risques, parfois jusqu'à l'issue fatale.

## La logistique du voyage: déplacements, guides et étapes

**68** Mission d'Arthur Thouar  
De Jujuy à Tarija: « Tumbaya,  
endroit où fut arrêtée la mission  
Crevaux en janvier 1882, le D<sup>r</sup>  
fut attaché, lié et jeté en prison »  
Dessin au crayon graphite par  
Novis, 28 mars 1886  
Remplacé par: Vue de la poste de  
Tala (de Tucuman à Salta). Dessin  
au crayon graphite par Novis,  
15 mars 1886

22 × 16

Arch. nat., F/17/3009/2, dossier Thouar

En Amérique du Sud, parfois jusque dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, les longues distances étaient effectuées en carriole, à cheval, voire à dos de mule lorsque le terrain était particulièrement accidenté. Le muletier était dès lors un compagnon précieux pour le voyageur: maîtrisant

parfaitement le chemin et ses dangers, il savait conduire les longues caravanes de mules portant les charges, connaissait les habitants de la région et savait où trouver gîte et ravitaillement. Pour naïfs que soient les dessins de Théophile Novis – un jeune Alsacien qui en 1886 accompagna Arthur Thouar dans son exploration d'une région située entre la Bolivie et l'Argentine-, ils offrent une bonne illustration de ce qu'était la réalité du terrain lors des traversées terrestres du continent sud-américain dans ces années-là. PR

**Reproduction sur la cimaise**  
**Expédition du commandant**  
**Marchand du Congo au Nil,**  
**décembre 1898**  
**Photographie du vapeur le**  
***Faidherbe* hissé sur la rive.**

Arch. nat., 99AP/12 (fonds Baratier)  
© Archives nationales

L'expédition menée depuis le Congo (juillet 1896) jusqu'à Djibouti (mai 1899) par le commandant Marchand s'est faite tant par voie terrestre que fluviale. Pour cela Marchand a dû réquisitionner à Brazzaville quelques embarcations légères, dont le *Faidherbe*, un petit vapeur en métal. Parvenus dans les marais de Bahr-El-Gazal, à l'entrée du bassin du Nil, le commandant et le capitaine Baratier avaient fait hisser le navire sur la berge, démonter chaudière, cheminée et tôles de la coque, puis transporter l'ensemble des pièces sur des kilomètres en aménageant la piste au fur et à mesure de leur avancée. Après avoir reçu l'ordre d'abandonner le poste de Fachoda (11 décembre 1898), l'expédition traverse l'Abyssinie. À l'approche de Sobat, le *Faidherbe* est de nouveau péniblement hissé sur la rive; il sera abandonné quelques semaines plus tard, la route étant poursuivie à pied. Cette expédition s'est déroulée dans des conditions particulièrement difficiles. Selon les propres aveux des officiers les pertes humaines et les désertions, notamment parmi les porteurs, parfois recrutés de force, ont été considérables. PR

**69** **Note sur les possibilités**  
**d'emploi en régions polaires**  
**de l'avion STOL Bréguet 1941,**  
**1966. Photographies illustrant**  
**un approvisionnement par voie**  
**aérienne au Groenland en 1959**

21 × 27,5  
Arch. nat., 20110210/103

Les archives des Explorations polaires françaises contiennent une documentation abondante et parfois très technique sur l'organisation du support aérien. Si l'association récupère des avions utilisés par l'armée française, des tests sont néanmoins nécessaires pour améliorer les techniques de largage du matériel et des provisions. Lors des premières campagnes, on constate par exemple

l'échec du largage des jerrycans par parachute et l'on s'aperçoit que le largage direct, par vol en rase-mottes, est plus efficace et moins coûteux. Cette solution requiert toutefois une liaison radio performante, un balisage au sol parfait et surtout une grande dextérité de la part du pilote: le passage de l'avion aussi près du sol entraîne la condensation instantanée des gaz d'échappement et la création d'un brouillard pendant plusieurs minutes. Il faut donc trouver non seulement le matériel adapté mais également des hommes, à la fois experts et inventifs, prêts à vivre dans ces conditions extrêmes. ALK

**70** **Assemblage de plusieurs**  
**bordereaux de livraison de**  
**caisses contenant les collections**  
**scientifiques réunies par des**  
**explorateurs:**

– **mission Ricord. Reconnaissance**  
**de prise en charge par le capitaine**  
**du navire *L'Édouard* à Santiago de**  
**Cuba, 12 mars 1822**

20,5 × 26

– **mission Charles Wiener**  
**Récépissé de transport de caisses**  
**d'antiquités péruviennes par la**  
**Pacific Steam Navigation Company,**  
**El Callao, 28 août 1876**

Document en anglais  
22 × 34

– **mission Charles Rabot. Récépissé**  
**de transport depuis Helsingfors,**  
**18 novembre 1890**

Document en langue scandinave  
19,4 × 29

– **mission Ernest Chantre**  
**Récépissé de transport depuis**  
**Tiflis, 22 août 1879**

Document en russe  
26 × 21

Arch. nat., AJ/15/574, dossier Ricord; F/17/3014/1,  
dossier Wiener; F/17/3 000, dossier Rabot;  
F/17/2946/C, dossier Chantre

Les expéditions scientifiques avaient pour objectif de collecter de nouveaux matériaux d'étude: animaux naturalisés, échantillons géologiques, herbiers, objets archéologiques ou ethnologiques. Tous ces spécimens pouvaient représenter une masse considérable qu'il était impensable de traîner toujours avec soi au fil de l'avancée du périple. Le voyageur devait donc prévoir de faire emballer les collections (afin d'éviter des détériorations aux conséquences désastreuses), mettre en caisse, acheminer le chargement jusqu'au port le plus proche,

charger une personne de confiance – ou supposée telle – d'entreprendre les démarches administratives d'embarquement pour enfin expédier le tout vers la France, où les collections seraient prises en charge par une administration ou un établissement scientifique. Autant d'opérations qui nécessitaient de l'organisation, des moyens financiers, des collaborateurs. Ces récépissés d'expédition montrent que quels que soient les époques et les lieux dans le monde, les contraintes demeurent les mêmes pour les voyageurs en mission. PR

### **71** Contrat passé entre Jules Dutreuil de Rhins et un négociant chinois pour le transport de ses bagages, 6 juin 1892

Document rédigé en chinois, en français et en turc oriental  
31 × 40  
*Arch. nat., F/17/2959/C/2, dossier G*

En mai 1892, Dutreuil de Rhins est obligé de modifier le programme de sa deuxième campagne d'exploration. Son associé, Grenard, vient seulement de revenir à Khotan. Il l'avait envoyé en janvier à Kächgar récupérer les fonds envoyés par le ministère. La saison est déjà avancée et les deux explorateurs ont touché moins d'argent que prévu. Ils n'ont plus les moyens d'équiper une caravane suffisamment importante pour marcher deux mois dans un pays sans ressources. Il leur faut réduire au plus strict minimum les bagages. Pour ceux dont ils ne peuvent se charger, un contrat est passé avec un marchand chinois. Rédigé en français, en chinois et en turc, il est signé le 6 juin devant le préfet de Khotan. Le marchand s'engage à transporter à Si-Ning où Dutreuil pense arriver l'année suivante, quatorze colis à prendre à Khotan, plus un autre à prendre chez le consul de Russie à Kächgar. En outre, il doit remettre au consul russe huit autres colis de la mission pris à Khotan. ALG

### **72** Acte de démission des accompagnateurs de Jules Dutreuil de Rhins, 26 décembre 1893

21,5 × 26,5  
*Arch. nat., F/17/2959/C/2, dossier F*

En décembre 1893, la caravane de Dutreuil du Rhins parvient au « lac du ciel », le Nam Tso, à 300 kilomètres de Lhassa. Après plusieurs mois passés sur les hautes terres désertes du plateau central tibétain, les explorateurs sont épuisés. Ils ont enduré des températures extrêmes, le manque de vivres et la perte de la plupart de leurs animaux. Mais, à Nam Tso, les envoyés du légat impérial de la Chine à Lhassa leur demandent de rebrousser chemin, Lhassa étant interdite aux étrangers. Une partie des accompagnateurs de la mission, dont l'unique Russe, est en proie au découragement et quitte le service de Dutreuil. Par cet acte rédigé le 26 décembre en russe, en turc oriental et en français, ils reconnaissent avoir reçu leur solde. Après un mois

d'après négociations menées avec le légat impérial et les autorités de Lhassa, Dutreuil renonce à aller plus au Sud, mais il peut enfin reprendre la route de Si-Ning comme l'autorisait son passeport chinois. Il réembauchera certains de ces hommes. ALG

### **73** Expédition Henri d'Orléans Album de photographies: *De Paris au Tonkin, 1889-1890* *Nous et nos hommes à Tchackent* [sic], page 2 Remplacé par: *la caravane avant Sneting* [sic], page 4

album ouvert: 64 × 22 × 7  
*Arch. nat., 300AP(III)/277*  
*(archives de la Maison de France)*

Après un premier séjour en Inde en 1887-1888, le prince Henri d'Orléans accompagne l'explorateur Gabriel Bonvalot dans un grand voyage (1889-1890) qui les mènera de Paris à Hanoi, en leur faisant traverser tout le continent asiatique. Une partie du voyage se fait en caravane, à dos de chameaux et de chevaux. Une telle expédition implique pour sa réussite l'emploi de guides et de caravaniers connaissant parfaitement le terrain: les pistes à emprunter, les obstacles et dangers à éviter, les lieux où trouver de l'eau, se procurer de la nourriture et se reposer, etc. Cet album de photographies illustre cette partie du voyage en Asie centrale et au Tibet. PR

### **74** Mission d'Arthur Thouar Notre dîner à Ubierna (entre Salta et Jujuy). Dessin à la mine de plomb par Novis, 28 mars 1886 Remplacé par: Relais du Rio de las Piedras, 1886

16 × 22  
*Arch. nat., F/17/3009/2, dossier Thouar*

Comme partout ailleurs dans le monde où s'effectuaient de longues traversées terrestres, les points d'étape étaient cruciaux en Amérique du Sud au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans d'humbles chaumières ou dans de véritables relais de poste, le voyageur pouvait espérer trouver le gîte et le couvert, éventuellement changer de monture, faire réparer une roue s'il circulait en carriole, se procurer des provisions. C'était aussi un haut lieu de sociabilité: on y rencontrait toutes sortes d'individus – plus ou moins recommandables –, on pouvait s'y renseigner sur l'état de la piste et sur ses possibles obstacles. C'est également par ces lieux d'étape que circulaient informations et rumeurs concernant la région, le pays, voire l'étranger. Si le voyageur n'avait pas la chance de trouver sur sa route un relais satisfaisant, il ne lui restait plus qu'à bivouaquer et dormir à la belle étoile, en souhaitant qu'il ne pleuve pas, qu'il ne gèle pas trop fort, ou que les moustiques le laissent un peu dormir! PR



## **75** Expéditions polaires françaises Abri observatoire en Terre Adélie. Photographie et texte explicatif, 1959

20 × 30

*Arch. nat.*, 20110210/143

Dumont d'Urville plante le drapeau français sur l'île du Débarquement en Terre Adélie en 1840, mais il faut attendre 1948 pour qu'une expédition française y retourne, sans cependant parvenir à débarquer. Une première base, Port-Martin, est créée en 1950, en hommage à Jacques-André Martin, mort pendant le voyage. Les hivernages se succèdent alors chaque année, mais en 1952 la base est détruite par un incendie. Elle est remplacée en 1956 par la base Dumont d'Urville, installée sur l'île des Péterels. Dans le contexte de l'Année géophysique internationale (1957-1958), plusieurs pays, comme le Royaume-Uni, les États-Unis, l'URSS ou le Japon, créent des bases permanentes en Antarctique. La France leur emboîte le pas en 1958 et la base Dumont d'Urville devient à son tour permanente. Les bâtiments existants, comme cet abri observatoire, sont progressivement reconstruits sur un mode plus pérenne, avec des matériaux innovants, notamment en matière d'isolation. **ALK**

## **Diplomatie**

### **76** Lettre du Roi Louis XVIII confiée à Hyacinthe de Bougainville afin d'être remise au roi de Cochinchine, 28 janvier 1824

lettre : 32 × 40 et enveloppe : 14 × 21

*Arch. nat.*, 155AP/7, dossier 2 (22  
fonds Hyacinthe de Bougainville)

Le 17 février 1824, le marquis de Clermont-Tonnerre, ministre de la Marine, transmet son ordre de mission au capitaine de vaisseau Hyacinthe de Bougainville alors sur le point d'appareiller pour un tour du monde à bord de la frégate *La Thétis*. L'une de ses missions est diplomatique et consiste à remettre au roi de Cochinchine une lettre amicale du roi Louis XVIII, assortie de divers cadeaux. Face aux menées britanniques en Extrême-Orient, l'objectif est de se rapprocher de ce souverain. Arrivé à Tourane le 12 janvier 1825, Bougainville a une mauvaise surprise : le consul de France, M. Chaigneau, a quitté Hué pour se rendre à Singapour ; il n'y a donc plus personne pour le conseiller ni pour effectuer la traduction de la lettre à remettre au Roi. Après plusieurs semaines de tergiversations et d'incompréhension avec les mandarins envoyés par le souverain, Bougainville renonce et quitte Tourane, gardant par-devers lui la lettre devenue inutile, qui demeura dès lors parmi les papiers personnels de l'officier de marine. **PR**

### **77** Traité entre la France et Sa Majesté Bokary Naba signé du côté français par le capitaine Monteil, 1891

39 × 25

*Arch. nat.*, 66AP/4

Lors de sa mission en Afrique de l'Ouest, Monteil avait également pour objectif de faire signer aux chefs indigènes des traités afin d'étendre l'emprise coloniale de la France. Mogho Naaba Wobgho, connu aussi sous le nom de Bokary, était à la tête du royaume mossi de Ouagadougou (Burkina Faso) ; c'est avec lui que Monteil tenta de négocier lors de son arrivée dans cette ville le 28 avril 1891. Le traité bilingue présenté ici (préalablement signé par Monteil) énonçait les conditions de mise sous protectorat du royaume mossi. Sous couvert d'une reconnaissance et d'une protection du territoire, la France entendait en fait asseoir sa position dans la région et développer les axes commerciaux traversant le Burkina Fasso. Cependant, le chef mossi refusa le traité et chassa Monteil de la ville. Par la suite, Mogho Naaba Wobgho fut contraint de s'enfuir au Ghana pour tenter de chercher des renforts en cas d'attaque des troupes françaises. **VG**

### **78** Le dedjaz Thessama recevant le commandant Marchand à Goré (Abyssinie), février 1899

Tirage original

Remplacé ensuite par un tirage actuel

16,5 × 12,5

*Arch. nat.*, 99AP/3, dossier 1 (fonds Baratier)

Au terme de la tension diplomatique qui oppose la France à l'Angleterre, la mission Marchand évacue Fachoda (aujourd'hui Kodok, Soudan du Sud) en décembre 1898 et traverse l'Abyssinie (hauts plateaux du massif éthiopien) pour rejoindre Djibouti et rallier la France. Lors de son passage en Abyssinie, le commandant Marchand est reçu avec faste par le Dedjaz Thessama, officier de l'empereur d'Éthiopie Ménélik. Allié fidèle des Français dans la lutte contre l'influence britannique, Thessama, vêtu de riches tissus et entouré de son armée, renouvelle par cette poignée de main sa coopération avec le commandant Marchand, son « frère », qui pose à ses côtés sur un magnifique tapis. Le 21 mars 1899 la France signe avec l'Angleterre une convention selon laquelle elle renonce à toute prétention sur le bassin du Nil. Malgré cet échec, le pays célèbre triomphalement les officiers de la mission Marchand qui recevront honneurs et distinctions. **VA**

## **79** Document officiel rédigé en russe pour Jules Dutreuil de Rhins, 1891

22 × 35,5

Arch. nat., F/17/2959/C/2, dossier F

Avant de parvenir à la frontière chinoise et de pouvoir se diriger vers le Tibet, la mission de Dutreuil de Rhins doit traverser les territoires du Caucase, de l'Ouzbékistan et du Turkestan, sous autorité russe. Le ministère des Affaires étrangères français a pris contact avec les gouvernements russe et chinois pour les informer de cette mission scientifique, obtenir des passeports et des facilités de circulation pour les explorateurs. Cette attestation rédigée en russe est destinée à Jules Dutreuil de Rhins et à Fernand Grenard. Selon le calendrier julien en cours en Russie, elle a été délivrée le 4 février 1891 à Saint-Petersbourg par Nikolai Nikolaïevitch Obrutchev, chef de l'état-major général de l'armée impériale de la Russie. Il est remarquable de noter que, tout au long de leur périple, les deux explorateurs ont toujours pu compter sur l'appui précieux et la bienveillance des autorités locales russes. **ALG**

## **80** Note du ministre de l'Instruction publique au ministre des Affaires étrangères, relative à l'inquiétude manifestée par l'archéologue Marcel Dieulafoy au sujet de la concurrence exercée par le British Museum sur le site de Suse au détriment du musée du Louvre, 7 juillet 1888

21 × 31

Arch. nat., F/17/2956/1

Les archéologues français ont joui jusqu'en 1927 d'une situation privilégiée en Perse, grâce aux conventions successives signées dès 1884 avec le gouvernement persan. À partir de 1885, Marcel Dieulafoy entreprend dans des conditions difficiles plusieurs campagnes de fouilles dans la région de Suse, au sud-ouest de l'Iran. Le 6 juin 1888 sont inaugurées au Louvre les premières salles consacrées à ses découvertes. Mais, les savants français ne sont pas à l'abri des concurrences étrangères et, dans le domaine de l'archéologie, des compétitions et des conflits naissent entre les puissances européennes. Le fait qu'une mission anglaise aurait été aperçue en Susiane pendant l'hiver 1888 suscite l'inquiétude du ministère de l'Instruction publique qui en informe les Affaires étrangères. À la suite de cette correspondance, les Affaires étrangères mèneront une enquête et rappelleront aux diplomates anglais le caractère exclusif du privilège que les Français ont obtenu du gouvernement du Chah. **ALG**

## Les risques du métier

### Reproduction sur la cimaise

### Gravure *La maman couleuvre*, Journal des voyages, 3 avril 1881

Collection particulière

© Archives nationales

L'écrivain Louis Henri Bousсенard (1847-1910) s'était fait une spécialité du roman d'aventures. L'une de ses premières œuvres, *Le tour du monde d'un gamin de Paris*, avait été un grand succès populaire et fut suivie de bien d'autres romans à fort tirage. Collaborateur « phare » du *Journal des voyages*, Bousсенard publie dans la revue en 1881 un feuilleton intitulé : « *Les robinsons de la Guyane* » (région que l'auteur venait de parcourir à l'occasion d'une mission accordée par le service des missions scientifiques en 1880-1881), dans lequel il met en scène aventuriers, bagnards, Indiens et bêtes féroces. Les gravures illustrant les textes publiés dans cette revue insistent volontiers sur la cruauté des « sauvages » rencontrés par les explorateurs, ou bien sur les dangers des milieux naturels traversés. En l'occurrence, la couleuvre de Guyane illustrée ici n'a rien à voir avec le reptile inoffensif que l'on connaît en métropole, mais désigne plutôt dans le vocabulaire local de gros serpents tels que l'anaconda ou le boa. **PR**

### **81** État nominatif des malades de la corvette *Le Géographe* mis à l'hôpital depuis leur arrivée [île de France, 1801]

40 × 25

Arch. nat., MAR/5JJ/24

La navigation au long cours était encore, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, extrêmement périlleuse pour les équipages, victimes d'accidents fréquents ou de maladies au premier rang desquelles figurait le scorbut dont on ignorait toujours l'origine et le traitement. Baudin avait reçu, avant son départ pour les Terres australes, les instructions sanitaires les plus complètes de l'inspecteur général du service de santé de la Marine, Coulomb : celui-ci y donnait des préconisations en matière d'hygiène, d'alimentation – il recommandait notamment des boissons antiscorbutiques préparées avec l'acide du citron – et conseillait de maintenir le moral des équipages au moyen de soirées animées autour de musique, danse et jeux. Néanmoins, la dysenterie et le scorbut minèrent l'expédition. Baudin lui-même mourut de tuberculose le 16 septembre 1803 à l'île de France (île Maurice) sur le chemin du retour. C'est dans cette même île, où l'expédition, partie du Havre le 19 octobre 1800, s'attarda à l'aller en quête de vivres du 15 mars au 25 avril 1801, qu'a été établi le document présenté, puisqu'y figurent notamment l'astronome Bissy et le dessinateur Milbert qui ne devaient pas poursuivre le voyage. **BS**

**82** Paul Soleillet: *Comment j'ai été pillé dans l'Adrar* (20 mars 1880). Procès-verbal de la réunion qui a eu lieu le 15 avril 1880 chez MM. Maurel et Prom à Saint-Louis (Sénégal)

36 × 23  
*Arch. nat., F/14/8595*

Après avoir réalisé une expédition dans le royaume de Ségou (dans l'actuel Mali), pour le compte de la Société des études maritimes et coloniales, Paul Soleillet se voit confier, lors de la séance du 27 octobre 1879 de la Commission supérieure pour l'étude des questions relatives à la mise en communication par voie ferrée de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan, une mission d'exploration de Saint-Louis du Sénégal à Tombouctou et de Tombouctou à Touât. L'expédition se déroule du 17 décembre 1879 au 12 avril 1880. Après avoir été dévalisé dans l'Adrar le 20 mars 1880, il doit revenir à Saint-Louis. Dans son rapport détaillé au ministre des Travaux publics, Soleillet décrit dans le détail, jour après jour, les paysages et les populations rencontrées, ainsi que les événements ayant ponctué son périple. **SRS**

**83** Note du ministre des Affaires étrangères au ministre de l'Instruction publique lui annonçant l'assassinat de Dutreuil de Rhins au Thibet, 4 août 1894

20 × 30,5  
*Arch. nat., F/17/2659/B*

Dans sa progression vers Si-Ning, l'expédition de Dutreuil de Rhins se heurte à l'hostilité de la population tibétaine. Alors que les explorateurs campent à Tom-Boumdo, non loin du Yang-Tse, deux de leurs chevaux sont volés. Pour obliger les habitants du village à les rendre, Dutreuil de Rhins saisit, en gage, deux autres chevaux dans le village. Cette initiative n'est pas du goût des villageois qui, le 5 juin 1894, attaquent l'expédition. Dutreuil, très grièvement blessé, est lapidé puis jeté dans la rivière et son corps ne sera pas retrouvé. Fernand Grenard, qui a vainement tenté de lui porter secours, réussit à s'enfuir. Le ministère des Affaires étrangères informe l'Instruction publique de ce drame et de ses suites. Grâce à l'intervention de l'ambassadeur de France à Pékin, une expédition punitive militaire chinoise permettra l'arrestation et la condamnation des coupables. Les documents volés au moment de l'attaque seront restitués et les résultats de la mission seront publiés par Fernand Grenard en 1897. **ALG**

**84** Le théâtre du massacre de la mission Crevaux le 27 avril 1882: rapport et carte

18 × 26,5 (carte), 28 × 22 (rapport)  
*Arch. nat., F/17/3009/2, dossier Thouar*

Jules Crevaux (1847-1882), officier de la marine nationale, entame une carrière d'explorateur en Guyane en 1876, puis pousse ses recherches jusqu'en Colombie (1878-1881). Les résultats et les récits de ses travaux lui confèrent très vite une renommée internationale. En 1882, à la demande des gouvernements argentins et boliviens, il entreprend une exploration du rio Pilcomayo accompagné d'une petite troupe. Cette zone frontalière entre la Bolivie, l'Argentine et le Paraguay est le cadre d'une très vive rivalité entre pouvoirs centraux, colons, missionnaires italiens et plusieurs groupes indiens. Le 27 mars 1882, Crevaux et ses compagnons sont massacrés par une troupe d'Indiens Tobas. Bien que les circonstances du drame demeurent obscures (on a avancé l'hypothèse que les Indiens auraient été manipulés et poussés à l'action par les prêtres missionnaires, inquiets de cette immixtion étrangère), celui-ci allait entretenir la réputation de férocité des « sauvages Tobas » et transformer Crevaux en véritable « martyr de la science ». **PR**





# Le retour

Le retour du voyage est le temps du bilan et de l'exploitation des résultats. On relit ses notes de terrain, on analyse les données collectées (qu'il s'agisse d'observations, de spécimens matériels ou de documents iconographiques); les premières conclusions sont tirées. Une maturation plus ou moins rapide sépare les rapports initiaux des publications définitives; parfois des transformations radicales s'opèrent dans la présentation des données entre le terrain et la publication. Tandis que les institutions scientifiques travaillent dans le huis-clos de leurs laboratoires, le goût marqué du grand public pour l'exotisme et le mystère favorise l'éclosion de très nombreuses publications illustrées dans lesquelles le monde est souvent présenté d'une manière quelque peu réductrice et sensationnaliste. Les collections réunies pendant le voyage alimentent les musées (participant ainsi également à la diffusion des résultats), voire le marché de l'art et de la curiosité. Enfin, le voyage est un fait sociétal et l'explorateur entre dans un système de représentation qui fait de lui sinon un héros du moins un éclaireur œuvrant pour la propagation de la civilisation.

## La mémoire du voyage

Pendant son périple le voyageur a produit ou collecté des documents de tout type et sur divers supports, destinés à conserver ou transmettre la mémoire de ce qu'il a vu ou vécu: carnets de route, lettres, dessins, photographies, éléments cartographiques. Au cours de la période envisagée ici certains de ces supports ont connu une évolution considérable (depuis le daguerréotype jusqu'au négatif souple couleur) à laquelle le voyageur a donc dû s'adapter. Par ailleurs, plus souvent qu'on ne le croit, il a procédé à l'acquisition de documents produits localement. Tous ces éléments, de même que les albums constitués après coup, étaient susceptibles d'être réutilisés par la suite par le voyageur pour une conférence, une publication.

## Carnets de routes et correspondances

**85** Henri Duveyrier. Carnet de voyage n° 5, 6 au 28 août 1859, et carnet de voyage n° 8, 15 septembre-2 octobre 1859

ouvert: 22 × 16 × 1

Arch. nat., 47AP/5, (fonds Duveyrier) pages 92-93 pour le premier; pages XIII-XIV pour le second

Dans ses carnets de voyage, Henri Duveyrier (1840-1892) recueille jour après jour nombre de

données sur les paysages, le climat et les populations indigènes. Il y consigne les itinéraires suivis et les distances, précise les coordonnées géographiques des lieux traversés, les puits, les étapes, dessine sur le vif les ruines et les reliefs accidentés. Passionné par la linguistique depuis qu'il est étudiant, il transcrit dans ses notes les dialectes des tribus berbères : le tamahaq, langue des Touaregs (berbères du Sahara algérien), et ses caractères tfinagh, et le chaoui, dialecte berbère des Aurès (massif de l'est de l'Algérie). À son retour en France, il utilise ses notes pour publier en 1864 l'ouvrage *Exploration du Sahara. Les Touaregs du Nord*, immédiatement récompensé par la médaille d'or de la Société de géographie. VA

**86** Arthur Thouar. Carnet 1, 31 juillet – 18 octobre 1885  
Ouvert à la page: Maison d'habitation et dépendances Vista Alegre  
Remplacé par la page: Villa Linda

Ouvert: 18,5 × 23 × 2  
*Arch. nat., F/17/3009/2, dossier Thouar*

Après avoir vainement tenté de retrouver des survivants de la mission Crevaux dans le nord du Chaco (territoire partagé par la Bolivie et l'Argentine), Arthur Thouar est recruté par le gouvernement argentin en vue d'explorer le delta du rio Pilcomayo. Ses carnets de route (ici le premier volume, tenu du 31 juillet, date du départ depuis Buenos Aires, jusqu'au 18 octobre 1885) contiennent diverses notes sur les plantes, les animaux et sur l'aspect des paysages observés ; ils rendent compte également des difficultés du milieu naturel traversé et de la menace, souvent réelle, parfois fantasmée, que font peser les Indiens « incontrôlés » sur la petite troupe. Outre ses notes manuscrites, Thouar y trace quelques rapides esquisses des localités rencontrées sur le chemin, ainsi que ses observations hydrologiques (objet principal de sa mission). Textes et dessins seront par la suite mis au propre, amendés, enjolivés même, afin d'être publiés par épisode, en 1889, dans la prestigieuse revue illustrée *Le Tour du monde*. PR

**87** Marcellin Boule. Carnet, 1899-1901.  
Couverture peinte. Remplacé par la page du 6 octobre 1899

fermé: 17,5 × 11,5 × 2  
*Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle: ms Bou 10(3)*

Marcellin Boule (1861-1942), titulaire de la chaire de paléontologie humaine au Muséum national d'histoire naturelle et homme de science internationalement reconnu, n'oublie pas pour autant ses origines cantaliennes. Il demeurera toujours très sensible aux paysages naturels et au patrimoine his-

torique de sa région natale. Soucieux de la diffusion des connaissances il dirige une collection intitulée « Guides du touriste, du naturaliste et de l'archéologue », qu'il lance en 1898 avec un premier volume rédigé par ses soins, consacré au Cantal. Ses carnets de terrain en France dénotent – y compris parfois dès leur couverture – de cette attention accordée au paysage, voire au pittoresque des points de vue observés lors de ses marches, comme on peut le voir sur ce carnet daté des années 1899-1901. PR

**88** Georges-Henri Rivière et son équipe. Journal de route n° 2, 28 mai-1<sup>er</sup> juin 1936, Orléanais-Touraine-Maine. Journal de route n° 4, 10 au 16 juillet 1936, Pays basque

ouvert: 34 × 22,5 pour chaque  
*Arch. nat., 20130277/150, première page pour le premier, page « Mauléon » pour le second*

En 1936, Georges-Henri Rivière, conservateur-adjoint au Musée d'ethnographie du Trocadéro et assistant de Paul Rivet, travaille à un projet de musée dédié au folklore et aux traditions françaises. Il convainc le ministre de l'Éducation nationale de signer un décret instaurant au sein de la Direction des musées nationaux un « département des arts populaires » (3 janvier 1936), auquel se substitueront finalement un département des arts et traditions populaires et un musée national voué à ce domaine patrimonial (1<sup>er</sup> mai 1937). Durant l'année 1936, Georges-Henri Rivière et quelques collaborateurs parcourent la France afin de nouer des relations avec les érudits locaux et les associations, tissant ainsi un réseau sur lequel le musée s'appuiera et pourra développer ses collectes et ses études. Ces tournées dans les pays de France sont aussi l'occasion de repérages de collections intéressantes, de maisons typiques, de monuments à préserver. Ainsi, du 28 mai au 1<sup>er</sup> juin 1936, l'équipe se rend dans l'Orléanais, puis du 10 au 16 juillet au pays basque. L'ensemble de ces journaux de route a été conservé dans les archives du Musée national des Arts et traditions populaires récemment versées aux Archives nationales. PR

**89** Trois lettres d'Henri Duveyrier à son père au cours de son exploration du Sahara: n° 23 (Laghout, 25 octobre 1859), n° 39 (Puits de Medigger, 6 février 1860), n° 84 (Serdélès, 7 mai 1861)

11 × 17, 5 ; 13,5 × 21 ; 13,5 × 21  
*Arch. nat., 47AP/4 (fonds Duveyrier)*

Après un premier voyage dans le désert en 1857, à Djelfa et Laghouat (Algérie), dont il revient enthousiasmé, Henri Duveyrier repart dans le Sahara en mai 1859, grâce à l'aide financière de son père Charles et des amis de celui-ci. Durant son périple,

qui dure jusqu'en octobre 1861, il écrit plus de quatre-vingts lettres à son père, dans lesquelles transparaît la maturité de ce jeune explorateur évoluant dans un environnement hostile. Avec pudeur et gravité, il évoque les conditions de vie difficiles auxquelles il est confronté et leurs conséquences : les *labyrinthes de sable*, la *marche épuisante*, la maladie, le vol de son baromètre. À partir du printemps 1860 sa mission devient officielle et se double d'une portée politique et commerciale. Il reçoit alors une subvention du ministre du Commerce qui lui permet d'obtenir une tente et des instruments de mesure. Après plus de deux ans passés en compagnie des Touaregs, il devient, à 21 ans, l'un des plus jeunes Européens à avoir arpenté certains territoires encore inexplorés. **VA**



### **Enregistrement des lettres d'Henry Duveyrier à son père au cours de son exploration du Sahara :**

- n° 23 (Laghout, 25 octobre 1859),
- n° 39 (Puits de Medigger, 6 février 1860),
- n° 84 (Serdélès, 7 mai 1861)

## Dessins



### **Diaporama de photographies : Les albums de dessins de Louis- Auguste de Sainson dans le Pacifique, lors de la première expédition de Dumont d'Urville, 1826**

Archives nationales, fonds Marine, 5JJ/102A et B  
© Archives nationales

Louis-Auguste de Sainson (1801-1887), commis extraordinaire de la marine à Rochefort, est recruté comme dessinateur par Dumont d'Urville qui prépare en 1826 une campagne d'exploration dans le Pacifique à bord d'une corvette baptisée *Astrolabe* en référence au navire de Lapérouse dont on venait de retrouver les traces du naufrage. Sainson doit seconder les géographes et les naturalistes ; on lui confie particulièrement le soin de réaliser les portraits de tous les « types » indigènes rencontrés au cours du voyage. Cette collection ethnographique doit illustrer les recherches des naturalistes sur le peuplement des îles du grand Océan. *L'Astrolabe* compte plusieurs dessinateurs de talent (dont Barthélemy Lauvergne et Edmond Paris), mais Sainson est le plus éclectique : il est l'auteur de 45 vues de côtes, 182 vues, paysages, scènes et tableaux, 153 portraits, 112 planches d'habitations, monuments, costumes, armes et ustensiles rassemblés en albums. Certains de ces dessins sont publiés dans l'atlas historique qui accompagne la relation du voyage. **GB**



### **Diaporama de photographies : Le carnet de voyage de Jules Quicherat, en Picardie, Normandie, Orléanais, Bourgogne et Lyonnais, été 1850**

Archives nationales, 93AJ/316, carnet n° 14  
© Archives nationales

Jules Quicherat (1814-1881), titulaire de la chaire d'archéologie médiévale à l'École nationale des chartes depuis 1849 et directeur de cet établissement à partir de 1871, est un voyageur infatigable, comme le prouve l'ensemble des quarante-quatre carnets de voyage conservés aux Archives nationales. Réalisés entre 1838 et 1881, ils correspondent à des voyages en France, Italie et Allemagne et attestent de l'intérêt protéiforme de leur auteur pour l'histoire matérielle. En effet, l'archéologie médiévale recouvre alors plusieurs domaines liés à l'histoire de l'art : ces carnets mêlent à des notes manuscrites de nombreux dessins et croquis, tant à la mine de plomb qu'à la plume. S'y retrouvent ainsi des paysages, des élévations de monuments civils comme religieux, des relevés épigraphiques, des objets, des personnes ou encore des costumes : autant d'outils qui serviront tant à la préparation de ses cours à l'École des chartes qu'à des œuvres de vulgarisation, dont le feuillet consacré à l'histoire du costume dans la revue illustrée *Le Magasin pittoresque*. **EG**

### **90 René Gillotin, *Istanbul vu du Bosphore, vers 1840-1856.* Remplacé par : *Vue d'une rue dans les bazars de Smyrne, vers 1840- 1856***

aquarelle  
20,7 × 30,9 et 22,1 × 31,6  
Musée du quai Branly, PP0181597, n° d'inventaire  
70.2006.11.6 et PP0182073, n° d'inventaire  
70.2006.11.11

René Gillotin (1814-1861), officier de la marine nationale, possédait un réel talent artistique qu'il mit à profit pour dessiner – tantôt à la mine de plomb, tantôt à l'aquarelle – scènes, habitants et paysages aperçus au cours de ses divers voyages. La Méditerranée, le Levant, l'Afrique, l'Amérique du Sud et les îles du Pacifique apparaissent ainsi à travers une série de planches croquées sur le vif ou, pour certaines peut-être, reprises ultérieurement avec plus d'attention. Comme bien d'autres voyageurs, cet officier de marine a visiblement été sensible à l'exotisme et au pittoresque des sujets représentés. Même si Gillotin semble avoir réservé la contemplation de ses œuvres à ses seuls proches, certaines de ses esquisses servirent de modèle pour des gravures publiées dans la revue *L'Illustration* en 1854. Probablement support mémoriel pour leur auteur, il émane aujourd'hui de ces dessins un charme indéniable qui le partage à leur valeur documentaire en tant que témoignage d'une époque révolue. **PR**

## **91** Carnet de dessins d'Équateur, vers 1860-1870

« Indio y [sic] India del Napo/  
Indiens du Napo, immense désert  
du bassin de l'Amazone »  
Remplacé par: « Aguador;  
Vendadora [sic] de leche y  
mantequilla/porteur d'eau;  
vendeuse de lait et de beurre »

20,6 × 32,2 × 1,4

Musée du quai Branly, PA000393,  
n° d'inventaire: 70.2010.3.1-31

Cet album, probablement daté de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, contient une série de dessins à l'aquarelle représentant des « scènes et types » de l'Équateur. Les légendes écrites en espagnol et en français laissent imaginer que l'album a été rapporté en France par une personne ayant voyagé en Équateur. On en ignore l'auteur; les thématiques représentées ici le rapprochent des dessins exécutés vers 1850 par l'artiste voyageur Ernest Charton (1816-1877), pourtant, il ne s'agit probablement pas de lui. Ces dessins s'inscrivent en fait dans une vaste production iconographique qui a duré près de cinquante ans (entre 1830 et 1880), où divers artistes équatoriens et européens se sont attachés à reprendre, parfois trait pour trait, les mêmes scènes et les mêmes personnages, sans que l'on puisse encore en déterminer l'origine et la diffusion exactes. On est en présence d'un exemple de production artistique clairement associée à un « proto-tourisme » émergeant en Amérique du Sud au XIX<sup>e</sup> siècle. **PR**

## **92** Lettre de candidature de Paul Gauguin auprès de la Direction des Beaux-arts en vue d'obtenir une mission artistique à Tahiti, 15 mars 1891

21 × 27

Arch. nat., F/21/2286, dossier Gauguin

Lassé par une vie jugée trop policée en France et désireux de découvrir de nouveaux horizons, Paul Gauguin (1848-1903) écrit au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts afin de solliciter une mission artistique à Tahiti « afin d'y poursuivre une série de tableaux sur le pays dont [il a] l'ambition de fixer le caractère et la lumière », mission non rémunérée qu'il obtient par arrêté du 26 mars 1891. Arrivé sur place le 9 juin, l'artiste s'isole bientôt dans un *faré* loin de Papeete et se met à travailler. Il produit de nombreuses esquisses et toiles inspirées de la vie et de la culture locale, ainsi que deux manuscrits: « Noa-Noa » et « Ancien culte maori ». Dans ces textes, à mi-chemin entre l'œuvre ethnographique et la rêverie poétique, Gauguin note ses réflexions relatives à divers aspects de la culture tahitienne. En juin 1892 le peintre demandera au

ministère son rapatriement en France, puis repartira définitivement en Polynésie en 1895, finissant ses jours aux îles Marquises. **PR**

## Photographies

Reproduction sur la cimaise

**Jules Alphonse Eugène Itier,  
Grands Mandarins de Canton,  
21 novembre 1844, interprétation  
pour la lecture d'après  
daguerréotype original**

N° inv. 76.3000.6

© Musée français de la photographie/Conseil  
départemental de l'Essonne/Benoît Chain

Jules Itier (1802-1877) est un pionnier de la photographie en Chine. Entré dans l'administration des douanes en 1819, il en devient inspecteur en 1830. En 1842, il est envoyé en mission d'inspection au Sénégal, en Guyane et aux Antilles françaises; c'est apparemment lors de ce voyage qu'il se serait initié au maniement de l'appareil daguerréotype. Il est ensuite chargé d'accompagner en Chine la mission dirigée par Théodore Lagrené visant à négocier un traité commercial entre la France et la Chine (1843-1876). Itier y fera usage de son appareil, immortalisant par exemple la signature du traité de commerce à Huangpu et, surtout, réalisant divers clichés à Canton et Macao. Contrairement à ce qui se pratiquait généralement avec le daguerréotype (où, du fait du long temps de pause nécessaire, les sujets paraissent souvent figés), Itier s'est efforcé de rendre ses prises de vues vivantes, prenant de nombreux clichés en extérieur, parfois même des scènes de rues, au risque de produire des images floues voire fantomatiques. À son retour, il utilise ses clichés pour faire réaliser des lithographies destinées à illustrer le récit de son voyage, publié en trois volumes entre 1848 et 1853. Deux voyageurs, un Britannique et un Américain, l'auraient précédé dans l'usage du daguerréotype, toutefois aucune de leurs images n'a été jusqu'à présent retrouvée; les vues photographiques produites par Jules Itier sont donc les plus anciennes que l'on connaisse pour la Chine. **PR**



**93 Fouilles de Victor Place à Ninive, vers 1852. Cliché « Grande figure provenant d'une nouvelle série trouvée dans l'édifice ruiné » Remplacé par un autre cliché : « Pierre de basalte trouvée sur l'emplacement du temple »**

20,5 × 29,5 : pierre de basalte  
30 × 22,5 : grande figure  
*Arch. nat., F/21/546*

Victor Place est le premier archéologue à utiliser la photographie pour documenter sites et œuvres, mais aussi la conduite des fouilles. Ses lettres et rapports au ministre de l'Intérieur justifient ce recours : « recueillir des vues qui offrent avant tout aux savants la garantie d'une exactitude mathématique » ; « j'ai préféré cela à un dessin afin que l'Académie fût parfaitement certaine que rien n'avait été ajouté ni retranché ». Victor Place et Gabriel Tranchand, l'ingénieur qui l'assiste, ont été formés par Gustave Le Gray (1820-1884). C'est Tranchand qui réalise les négatifs papier (calotypes) permettant des tirages multiples sur papier salé. Les conditions (fortes chaleurs ou pluies, difficultés d'accès) expliquent l'état médiocre des originaux conservés aux Archives nationales ou au Collège de France (département d'Assyriologie). Ces clichés sont précieux aussi pour les objets ayant sombré dans le Chatt-el-Arab lors d'une attaque de pillards en 1855. **NG**

**94 Facture de la société Frédéric Jonte pour fourniture de matériel photographique à Désiré Charnay, 1881**

21,5 × 27  
*Arch. nat., F/17/2947, dossier Charnay*

Pierre Frédéric Jonte (1836-1889) commence sa carrière comme ébéniste avant de devenir fabricant de matériels et d'appareils photographiques, pour lesquels il recevra de nombreuses récompenses lors des expositions universelles entre 1872 et 1889. Depuis 1865 il est installé au n° 124-126 de la rue Lafayette, à Paris. Auteur de diverses inventions (telles que l'appareil Revolver pour collodion sec ou l'appareil de poche Club Alpin), il est le fournisseur officiel des ministères de la Marine, de la Guerre et de l'Instruction publique. C'est probablement à ce titre que Désiré Charnay se tourne vers lui pour se procurer du matériel avant de repartir pour une nouvelle mission archéologique au Mexique vers le milieu de l'année 1881. Les clichés de Charnay, pour remarquables qu'ils fussent, dépendaient aussi de la qualité du matériel et des produits utilisés. **MD et PR**

**Reproduction sur la cimaise Photographie de Désiré Charnay, Portrait de danseurs de la cour à Java, 1878**

*Arch. nat., F/17/2947*  
© Archives nationales, dossier Charnay

L'expédition de 1878, à Java puis en Australie, marque le retour de l'explorateur Désiré Charnay sur la scène scientifique après plus de dix ans d'absence. Son ambitieux projet (ne souhaitant rien de moins que montrer les rapports entre l'Asie et les Amériques) se limitera finalement à une visite des principaux monuments historiques, des collectes anthropologiques et la réalisation de nombreux clichés photographiques. Arrivé à Batavia (aujourd'hui Jakarta) le 20 juin 1878, Charnay reste à Java environ six semaines avant de s'embarquer pour l'Australie, probable but principal de son expédition. C'est lors de son audience auprès du prince Mangcou-nagoro en son palais de Batavia, entre le 17 et le 25 juillet 1878, que Charnay assiste à plusieurs danses de cour, accompagnées du gamelan, orchestre à l'époque fort peu connu des Européens. Le lendemain de la représentation, à la demande du prince, Charnay réalise plusieurs clichés de la troupe et de l'orchestre. Sont ici représentés les quatre acteurs de la « Danse des lances ». **PM**

**95 Napoléon Conti, appareil photographique à main dit « Le Photosphère ». Compagnie française de Photographie, vers 1890**

16 × 12 × 20  
*Conservatoire national des arts et métiers, inv. 20236*

Alphonse Davanne présenta en 1886 à la Société française de Photographie une « chambre noire métallique destinée aux excursions scientifiques dans les pays chauds », conçue par Napoléon Conti et construite par la Compagnie française de Photographie. Conti y apporta par la suite des perfectionnements. Le Photosphère fut notamment utilisé dans les missions scientifiques, où le matériel, mis à l'épreuve dans des conditions souvent extrêmes, devait faire preuve de robustesse et conserver toute sa précision. Alexandre Le Mée faisait ainsi référence au Photosphère, en 1902, dans un ouvrage intitulé *La Photographie dans la navigation et aux colonies*. En 1890, le capitaine Binger réalisa plus d'un millier de clichés en Afrique à l'aide de cet appareil ; tandis qu'une version spécifique fut réalisée en 1898 pour la Mission d'études du Port et du Chemin de fer de la Côte d'Ivoire, dirigée par le capitaine Houdaille. **MSC**

## **96** Album de photographies réalisées au Japon, coloriées à la main [vers 1882]

ouvert: 42 × 33 × 4

*Arch. nat., F/17/2986/1/B, dossier Maget*

Gabriel Maget, médecin de marine, avait été chargé le 21 juin 1881 d'une mission ethnographique et anthropologique au Japon. Dans une lettre datée de Hachioji (à 40 kilomètres de Tokyo) le 31 mars 1882, il annonçait l'envoi de divers documents, dont « 60 photographies pour appuyer les notes anthropologiques ». Cet album (qui compte en fait 67 tirages) est essentiellement composé de clichés d'atelier représentant des personnalités publiques et des personnages « typiques » du Japon traditionnel (porteurs de palanquins, porteur d'eau, guerrier, paysans, etc.), le plus souvent pris à Tokyo, parfois à Yokohama ou dans d'autres localités du pays. Nombre de ces tirages avaient été coloriés à la main. Depuis le début des années 1870, un certain nombre de photographes locaux s'étaient spécialisés dans la production très esthétique de photographies plus ou moins finement coloriées à la main, à destination du public étranger (les personnes présentes sur place pour des raisons professionnelles, puis les premiers touristes); parmi eux on retiendra les noms de Beato, Stillsfried, Farsari, Uchida Kuichi, Kuzakabe Kimbei. **PR**

### **Reproduction sur la cimaise Autochrome de Jules Gervais-Courtellemont, fillettes à la fontaine, Brousse [Turquie], entre 1908 et 1910**

9 × 12

*Cinémathèque Robert-Lynen, A 406.*

© Jules Gervais-Courtellemont/

*Cinémathèque Robert-Lynen/Roger-Viollet*

Jules Gervais-Courtellemont (1863-1931) est l'un des pionniers français de la photographie en couleur. Vivant en Algérie depuis son adolescence, c'est dans ce pays qu'il semble avoir été formé aux métiers de l'édition et de la photographie. À partir des années 1890 et presque jusqu'à la fin de sa vie, il effectue de nombreux voyages (Afrique du Nord, Proche-Orient, Inde, Chine, Europe) qu'il documente en prenant des photographies, d'abord en noir et blanc, puis, dès 1907, en couleur, grâce à l'autochrome. Ce nouveau procédé avait été inventé et breveté par les frères Lumière à la fin de l'année 1903: les plaques sont recouvertes d'une couche composée d'une multitude de grains de fécule de pomme de terre teintés en trois couleurs (vert, orange, violet) qui capte et filtre les couleurs du sujet photographié; une fois révélée, la plaque de verre restitue assez fidèlement ces couleurs. La « plaque Autochrome Lumière » est commercialisée à partir de 1907. Tout au long de sa vie, Courtellemont a été animé par le souci de divulguer auprès du grand public une vision esthétique et positive de « l'ailleurs »: plusieurs milliers de ses

clichés auraient été publiés de son vivant dans des revues illustrées. De même, en 1895, il amorce un cycle de conférences pour présenter ses voyages accompagnées de projection de ses clichés; en 1908, il inaugure un nouveau cycle de conférences avec, désormais, des vues en couleur. En 1932, après son décès, la Ville de Paris a fait l'acquisition de 5 000 de ses plaques photographiques, redécouvertes seulement ces dernières décennies. Ce fonds est conservé à la cinémathèque Roger-Lynen. **PR**

## **97** Note jointe à la facture de la société André Debie pour la fourniture au commandant Charcot d'un appareil de prise de vues de type « SEPT », 2 mars 1926

21 × 27

*Arch. nat., AJ/15/564, dossier Charcot*

André Debie (1891-1967) fut avec Pathé le principal constructeur français de matériel cinématographique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Outre ses propres inventions, Debie racheta le brevet de l'Italien Giovanni Battista Tartara qui avait mis au point un « appareil automatique pour la prise de vues fixes ou animées, ainsi que pour le tirage de films positifs ». Après quelques modifications (adoption d'une nouvelle optique, usage d'une pellicule 35 mm) cet appareil fut commercialisé par la société SEPT à partir de 1921. Ce courrier de la société Debie à Jean-Baptiste Charcot indique que ce dernier avait passé commande en décembre 1925 de l'un de ces appareils multifonctions. Si Charcot venait alors de cesser ses fonctions de commandant du *Pourquoi Pas?* il continua néanmoins de diriger les expéditions polaires menées à bord du célèbre navire jusqu'à sa disparition en mer en 1936. Subsiste-il des traces des films qui auraient été tournés au cours de ces expéditions? **PR**

## **Cartographie**

### **98** Carte de la partie septentrionale de la côte occidentale de Tavai Pounamou, dressée par VA Gressien, enseigne de vaisseau. Carte manuscrite avec dessins de profils de côtes par E. Pâris, vers 1840

99,5 × 66,5

*Arch. nat., MAP/6JJ/7, pièce 16*

La cartographie scientifique renaît à la fin du Moyen Âge, d'une part grâce aux marins méditerranéens qui produisent des Portulans, cartes spécifiques détaillant les côtes et indiquant des

directions, et d'autre part, grâce à l'imprimerie qui diffuse les *Éléments d'Euclide* (III<sup>e</sup> s. avant J.-C.) et la *Géographie* de Ptolémée (II<sup>e</sup> siècle après J.-C.). Du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, voyages d'exploration et travail savant « en cabinet » s'associent pour créer des cartes de plus en plus fiables, alliant progrès géodésiques, mathématiques, techniques (objets de mesure ou de reproduction) et normatifs. Les cartes sont déjà conçues sur le bateau comme l'indique la mention au dos de celle-ci : « minutes originales presque toutes construites pendant le voyage de *L'Astrolabe* ». Souvent, comme ici, le cartographe s'adjoint les services d'un dessinateur, notamment pour les vues de côtes. Les cartes du Pacifique nées des expéditions de Dumont d'Urville sont d'une qualité telle qu'elles serviront jusqu'en 1939. **NG**

### Reproduction sur la cimaise

#### **Carte gravée de la zone maritime de l'île Viti (expédition de Dumont d'Urville, 1846) comportant de nombreuses annotations manuscrites**

Arch. nat., MAP/6JJ/12, pièce 131  
© Archives nationales

#### **99 Représentation cartographique de divers points de la côte pacifique de l'Amérique du Sud, par le capitaine Duperrey après l'expédition de La Coquille, vers 1825**

43,5 × 59  
Arch. nat., MAR/5JJ/83

En général les cartes du Dépôt de la marine étaient dressées à partir des observations faites par des officiers en mission, mais elles pouvaient aussi parfois être établies grâce à des informations fournies par une tierce personne. Tel est le cas pour cet ensemble de cartes représentant différents points de l'Amérique du Sud, montées en planche sur laquelle le capitaine Louis-Isidore Duperrey a noté « les plans m'ont été communiqués au Callao de Lima ». Lors du tour du monde effectué par la corvette *La Coquille* (de 1822 à 1825) le navire mouilla dans la rade du Callao (Pérou) du 26 février au 4 mars 1823. On sait par les journaux tenus par plusieurs officiers de la corvette que le 27 février le capitaine Duperrey rendit plusieurs visites, montant par exemple sur la frégate anglaise *Aurora* commandée par le capitaine Prescott. Peut-être est-ce par l'entremise de cet officier britannique qu'il obtint les informations nécessaires à l'établissement de ces cartes ? La version imprimée de cette planche fait notamment référence à James Davidson et Basil Hall comme source d'informations. **PR**

## Albums

#### **100 Album constitué par Albert Baratier après l'expédition Congo-Nil du commandant Marchand, Abyssinie III, vers 1900**

volume semi-ouvert : 36 × 29 × 25  
Arch. nat., 99AP/9 (fonds Baratier)

Désireux de documenter la mission Congo-Nil et de transmettre ses observations, Albert Baratier a réalisé des centaines de clichés de paysages et de portraits des habitants des villages traversés. Il a également pris des notes sur la progression de l'expédition militaire, notamment sur le démontage et le remontage du vapeur le *Faidherbe*. Ce travail de reporter et d'ethnographe est rassemblé au sein d'un album manuscrit divisé en trois volumes. Résultat d'une réflexion et d'une réorganisation des données, ce récit de voyage se présente en cinq parties distinctes qui facilitent la compréhension de la chronologie des événements. Les photographies, développées sur place par Baratier, immortalisent les populations locales et constituent un précieux témoignage de l'expédition, à valeur anthropologique et sociologique. Cet album est aussi une opportunité pour Baratier de défendre les objectifs et agissements de la mission Marchand, à la suite de l'affaire de Fachoda, vécue par la plupart des membres comme une accablante défaite face à l'Angleterre. **VA**

#### **101 Album photographique du prince Henri d'Orléans *Expédition au Sundarbans*, et note jointe à l'album, 1888**

**Planche 216 : « Le prince Henri dans la jungle »**

**Remplacé par la planche 215 : « Portrait de Charles d'Orléans »**

ouvert : 68 × 27 × 7  
Arch. nat., 300AP(III)/261  
(archives de la Maison de France)

Le prince Henri, duc d'Orléans (1867-1901), était un descendant du roi Louis-Philippe. De par cette ascendance, il n'avait pu avoir accès à la carrière militaire à laquelle il aspirait. Il consacra dès lors une grande partie de son temps libre aux voyages, durant lesquels il pouvait assouvir sa passion de la chasse, de l'aventure et de l'histoire naturelle. Parcourant successivement l'Inde (1887-1888), l'Asie centrale (1889-1890, puis 1895) et l'Afrique (1892 et 1897-1898), Henri d'Orléans fit de nombreux clichés photographiques, immortalisant ainsi ses voyages et ses rencontres. À son retour en France, il fit confectionner des albums synthétisant ses périples de par le monde, albums qu'il aimait probablement feuilleter de temps à autre afin de se remémorer ses aventures passées. Cet album est dédié à une expédition de chasse dans les Sundarbans (delta du Gange) fin 1887. **PR**

## La Diffusion Des résultats

Au terme de son expédition le voyageur, à qui l'on avait confié une mission scientifique officielle, est tenu de remettre à son administration de tutelle un rapport résumant ses activités sur le terrain et ses premiers résultats. Vient ensuite le temps des conférences puis des publications. Le développement de l'industrie de la presse et des techniques d'impression depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle permet une diffusion étendue et diversifiée de ces récits que le public, souvent avide de sensations nouvelles et de découvertes exotiques, apprécie particulièrement.

### **102** Mission Théophile Deyrolle Résumé d'un rapport sur une mission en Asie mineure, 5 décembre 1871 Page « Bitlis » Remplacé par : « monastère de Yidi-Kilissa »

ouvert: 51 × 35 × 3  
Arch. nat., F/17/2955/B, dossier Deyrolle

En février 1870, Théophile Deyrolle se trouve à Trébizonde. Il a exploré les provinces nord-est de la Turquie d'Asie, situées entre Trébizonde, Erzeroum et le lac de Van, et se propose de poursuivre vers les provinces de Diarbekir et du nord-est de la Syrie. Le ministère de l'Instruction publique lui accorde une mission par arrêté du 10 mars. Ayant appris les revers de l'armée française face aux Prussiens, Deyrolle revient l'année suivante en France effectuer son « devoir de soldat ». Le rapport de mission qu'il remet au ministère est remarquable sur le plan artistique. Il comporte trente-trois dessins dont huit sont repris dans les *Archives des Missions*. Ces dessins ainsi que ceux qu'il a publiés dans *Le Tour du monde* ont une grande importance scientifique. Ils donnent des détails et des éléments architecturaux sur des églises et des monastères géorgiens et arméniens qui, par la suite, ont été partiellement ou entièrement détruits. ALG

### **103** Mission Gabriel Maget Rapport sur sa mission au Japon, partie géographique, Texte illustré de dessins à la plume et à l'aquarelle. 1882. Planche « vigie du lac Biwa », puis remplacé par : « Wada Togué »

semi-ouvert: 23 × 35 × 10  
Arch. nat., F/17/2986/1/B, dossier Maget

Durant sa mission au Japon, Maget a rédigé deux rapports sous forme de carnets de voyage. L'un est consacré à des observations anthropologiques et ethnographiques, l'autre, exposé ici, concerne la partie géographique de son voyage et se présente sous la forme d'une relation très descriptive. Il y retrace la première partie de son voyage au centre du Japon au départ de Yokohama à travers le « Mousachi (Musachi) et les cinq provinces méridionales du Tosando suivi d'un passage dans les provinces de Yamachiro et de setsou du Kinaïdo ». Maget consigne au fur et à mesure de son périple ses observations sur la végétation, les cultures, l'habitat et les reliefs rencontrés. Ce carnet comporte, outre une carte resituant l'itinéraire et une photographie, quatre dessins réalisés par Maget avec beaucoup d'habileté. Il s'agit de paysages qui l'ont impressionné durant cette excursion: ainsi le très grand lac d'eau douce de Biwa et le défilé de la Palette à 1800 mètres d'altitude. ALG

### **104** *Archives des missions scientifiques*, nouvelle série, volume III, 1892 Volume ouvert à la page « Inventaire des monuments mégolithiques corses » et planche XI

32 × 24 × 4  
Arch. nat., Bibliothèque historique, Y1 001

Le ministère de l'Instruction publique a publié les rapports les plus intéressants des voyageurs qu'il subventionnait. Avant 1849 on pouvait les trouver dans le *Journal général de l'Instruction publique*. Puis, l'administration entreprit de publier sous le titre *Archives des missions scientifiques et littéraires* un recueil destiné à reproduire soit intégralement, soit par extraits ou en résumés, ces rapports en les accompagnant de cartes et de photographies. Le premier volume de cette publication qui, malgré quelques interruptions, devait durer jusqu'à la Première Guerre mondiale, parut en 1850. Elle était distribuée gratuitement à un certain nombre de personnes et d'établissements. Les missionnés ont également publié des articles scientifiques dans des revues relevant de leur discipline et le grand public a pu accéder aux aspects plus aventuriers et plus exotiques des missions d'exploration grâce notamment à la prestigieuse revue *Le Tour du monde*. ALG

**105** Muséum provisoire d'ethnographie des missions scientifiques, ouvert du 23 janvier au 1<sup>er</sup> mars 1878. Affiche annonçant le programme des conférences, 1878

48 x 65  
Arch. nat., F/17/3846

De nombreux objets ethnographiques et archéologiques collectés sur le terrain avaient commencé à intégrer les collections publiques depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouverture d'un musée ethnographique au Louvre en 1850 avait constitué une étape importante, mais celui-ci était rapidement devenu désuet. L'intensification des missions d'exploration depuis le milieu des années 1870 posait dès lors de manière pressante la question du sort réservé aux objets collectés. Le 23 janvier 1878 ouvrait au Palais de l'Industrie un « muséum provisoire » présentant le résultat des dernières missions d'exploration ; cette exposition temporaire était accompagnée d'une série de conférences données par des explorateurs et des spécialistes. Le succès populaire remporté par cette initiative convainquit le ministère de l'Instruction publique d'installer définitivement au sein du Palais du Trocadéro (construit pour l'Exposition universelle) un musée d'ethnographie, qui ouvrit ses portes au public en 1882. PR

**106** Fragment du manuscrit *Dans la mer du Groenland* par le commandant Charcot, avant 1929

21 x 27  
Arch. nat., 669AP/4, dossier 3  
(fonds Jean-Baptiste Charcot)

Édité pour la première fois en 1929, l'ouvrage *Dans la mer du Groenland* regroupe les récits des quatre premières croisières du célèbre navigateur Jean-Baptiste Charcot (1867-1936). C'est une croisière effectuée en 1901 dans les îles Féroé qui détermine la vocation de Charcot comme navigateur polaire. Son premier voyage scientifique officiel se déroule en 1902 dans les régions arctiques. Il sera suivi de nombreuses autres expéditions dans l'Arctique et dans l'Antarctique. Charcot fait notamment deux hivernages dans les glaces de l'Antarctique en 1903-1905 et en 1908-1909. La guerre interrompt ses expéditions sur le *Pourquoi pas?*, qu'il reprend dès 1920. À partir de 1925, atteint par la limite d'âge, il laisse le commandement de son navire, mais demeure à bord en qualité de chef des missions jusqu'à son décès au cours d'un naufrage le 16 septembre 1936. Ses nombreuses publications, ainsi que la personnalité même de Charcot, ont certainement grandement contribué à la popularisation des explorations polaires. TG

**107** Lettre de Valery, chef du Service des bibliothèques du roi, proposant au roi Charles X d'acquérir, par souscription six exemplaires du livre de Gaspard Mollien *Voyage dans la république de Colombia en 1822-1823*, 12 novembre 1824

21 x 27  
Arch. nat., O/3/2209

Au sein de la Maison du Roi le Service des bibliothèques achetait des livres propres à intéresser le souverain dans ses résidences, tels des récits de voyages scientifiques, littéraires ou archéologiques. Fin 1824 fut examiné le *Voyage dans la république de Colombia* du comte Gaspard Théodore Mollien (1793-1872), livre dont il fut acheté pour le Roi six exemplaires. Fonctionnaire de la Marine et des Colonies, l'auteur avait survécu au naufrage de la *Méduse*, en juillet 1816, puis gagné les sources du Rio Grande, de la Gambie et du fleuve Sénégal en avril 1818. Il en avait publié un *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, aux sources du Sénégal et de la Gambie*, apprécié du public cultivé. Cet autre récit proposé à Charles X résulte de son séjour en Colombie entre 1822 et 1823, dont il laissa un témoignage d'un grand intérêt géopolitique. Dans un mouvement touchant l'ensemble des colonies espagnoles d'Amérique, l'indépendance de la Colombie était d'actualité, mettant un terme à la vice-royauté locale et ouvrant de nouvelles perspectives pour les relations internationales. Après cette expérience, Mollien fut, en 1828, nommé consul à Haïti, puis, en 1831, à La Havane. IC

**108** « La Nouvelle-Guinée », *Journal des voyages*, 20 mars 1881

ouvert: 49,5 x 32,5 x 6  
Collection particulière

Paru d'abord sous le titre *Sur terre et sur mer. Journal hebdomadaire de voyages et d'aventures* (1875-1877), le *Journal des voyages* était une revue illustrée s'adressant au grand public, spécifiquement consacrée aux voyages d'exploration et d'aventure. Son directeur, Maurice Dreyfous, qui éditait par ailleurs des récits de voyages, n'avait pas de mal à trouver des auteurs parmi les nombreux explorateurs de retour du terrain ; il prenait toutefois le soin de faire réécrire ces récits par ses collaborateurs afin de les rendre plus passionnants pour le grand public épris de livres d'aventures. Le succès de cette entreprise éditoriale tenait aussi au talent des illustrateurs qui mettaient volontiers en avant la sauvagerie des régions visitées et les nombreux périls auxquels s'exposaient les explorateurs, pionniers de la civilisation en marche. La revue demeura active, sous diverses formules, de 1877 à 1949. PR

# Collections et musées

Qu'il s'agisse de missions officielles ou bien d'initiatives particulières, les voyages ont souvent été accompagnés de collectes de données matérielles : objets ethnographiques, vestiges archéologiques, spécimens d'histoire naturelle, etc. Ces éléments alimentaient les collections de musées déjà constitués (tel le Muséum national d'histoire naturelle), ou pouvaient susciter la création de nouvelles institutions (musée naval et musée ethnographique au Louvre, Musée d'ethnographie du Trocadéro, Musée des arts et traditions populaires). Mais ces collections pouvaient également demeurer dans la sphère privée ou alimenter le marché de l'art et de la curiosité.

Reproduction sur la cimaise  
Gravure tirée d'un volume de la revue *Le Monde Illustré*, tome XXI, page 140 : « Exposition du Ministère de l'Instruction publique – objets rapportés par les membres de la commission du Mexique », 1867

Collection particulière  
© Archives nationales

En 1864, Napoléon III décidait l'organisation d'une exposition universelle qui se tiendrait à Paris en 1867, événement qui promettait d'être somptueux. En dépit de la peu glorieuse tournure prise par l'expédition militaire au Mexique, la commission scientifique (instaurée en février 1864) décida tout de même de présenter les résultats des travaux qu'elle avait coordonnés sur le terrain. L'exposition fut montée à la hâte dans les locaux du ministère de l'Instruction publique. Au centre de la salle, dans une enfilade de meubles bas vitrés, étaient exposées les collections archéologiques (principalement les objets aztèques envoyés par l'antiquaire Eugène Boban) ; le long des murs se trouvaient de grandes vitrines avec les collections d'histoire naturelle (animaux naturalisés, échantillons botaniques et géologiques) ; sur le haut des cimaises étaient accrochés

cartes, dessins et photographies. Indépendamment de cette exposition Léon Méhédin, ancien voyageur de la commission, présentait au Champ de Mars une spectaculaire reconstitution du « temple de Xochicalco ». PR

## **109** Projet de création d'un musée spécial pour les monuments de l'industrie et des cultes des peuples indigènes à l'Océanie et à l'Amérique, formant une 5<sup>e</sup> section au musée du Louvre, vers 1825

20 × 31  
Arch. nat., O/3/1428

Lancée par les grandes expéditions de découvertes du XVIII<sup>e</sup> siècle, la circulation maritime s'est fortement développée dans le Pacifique au début du siècle suivant. Les navigateurs français qui se rendent en Océanie signalent dans leurs rapports les considérables bouleversements déjà observés au sein des sociétés insulaires du fait des contacts répétés avec les équipages européens et nord-américains ; certains observateurs estiment déjà à l'époque que ces cultures seraient même sur le point de disparaître rapidement. Cette note, anonyme, mais qui pourrait être attribuée au baron de Férussac, adressée en 1825 au Roi Charles X, propose alors d'installer, au sein du Palais du Louvre, un « musée spécial pour les monuments de l'industrie et des cultes des peuples indigènes à l'Océanie et à l'Amérique », afin d'y conserver les témoignages matériels de ces sociétés supposées en voie d'extinction. Ce projet suggère même qu'il pourrait constituer une nouvelle section du Louvre, accordant ainsi à ces sociétés extra-européennes une reconnaissance toute particulière. C'est finalement un musée naval qui ouvrira ses portes à sa place en 1830, avec toutefois une section ethnographique qui prendra vite de l'ampleur pour aboutir, en 1850, à la création d'un musée ethnographique à part entière. PR

## **110** Proposition de vente d'une collection d'antiquités aztèques par Auguste Pingret, 14 janvier 1864

cahier manuscrit  
31,5 × 40 ouvert  
Arch. nat., 20140044/12

En 1850 avait été inauguré au Louvre un « musée américain » présentant des antiquités précolombiennes du Mexique, de Colombie et du Pérou. Le prestige du lieu attirait de nombreuses donations et propositions de vente. En 1855, de retour d'un séjour de plusieurs années au Mexique, l'artiste peintre Édouard Pingret (1788-1875) proposa au musée du Louvre l'acquisition de la collection d'antiquités aztèques qu'il en avait rapporté. Le conservateur des Antiques, Adrien de Longpérier, déclina l'offre,

la jugeant trop chère ou trop douteuse. En 1864, alors que Napoléon III s'était engagé dans une intervention militaire au Mexique, Pingret retenta sa chance en adressant à l'administration des musées nationaux ce carnet intitulé « Notes sur les antiquités aztèques de M. Pingret », agrémenté d'illustrations dessinées par l'artiste. Les experts mandatés pour étudier les pièces ne furent pas plus convaincus que Longpérier quelques années auparavant et l'affaire fut classée sans suite. Pourtant nombre de collections de musées ont ainsi été constituées grâce aux contributions (intéressées ou non, intéressantes ou pas) d'individus revenant de voyages. **PR**

### **Reproduction sur la cimaise Vue de la salle d'Océanie au Musée d'ethnographie du Trocadéro, fin du XIX<sup>e</sup> siècle**

*Arch. nat., 20130221/45*  
© Archives nationales

Au terme de l'exposition spéciale des missions scientifiques, dans le cadre de l'exposition universelle de 1878 à Paris, le ministère de l'Instruction publique fut conforté dans le projet de créer un nouveau musée ethnographique. Le 27 novembre 1879, un arrêté attribuait au Musée d'ethnographie une partie du Palais du Trocadéro qui avait été construit pour l'exposition universelle. Au moment de l'ouverture au public, le 12 avril 1882, le musée comptait plus de 10 000 objets ; en 1890 ses collections avaient triplé, et en 1900 elles devaient rassembler environ 50 000 pièces. L'arrangement des salles correspondait bien à la muséographie en vogue à l'époque : la majorité des objets étaient présentés par grandes aires culturelles et par séries, illustrant une activité ou une fonction (la chasse, la religion), soit en panoplies sur les murs, soit dans de grandes vitrines. On y voyait également des mannequins de taille réelle, supposés représenter les différentes « races » humaines avec leurs vêtements et leurs attributs « typiques ». En 1928 le Musée d'ethnographie du Trocadéro fut rattaché au Muséum national d'histoire naturelle, pour devenir en 1937 le musée de l'Homme. **PR**

### **111** **Projet de réaménagement de la salle des colonnes au musée du Louvre, 28 janvier 1864. Plan de la salle ; croquis avec sculpture égyptienne sur une colonne**

27 x 21 ; 19 x 10,5  
*Arch. nat., 20144775/2*

Si la publication de la *Description de l'Égypte*, faisant suite à l'expédition de Bonaparte, avait contribué à soulever l'intérêt du public français pour les antiquités égyptiennes, ce sont les acquisitions massives effectuées au début du règne du roi Charles X qui se révélèrent décisives, aboutissant à la création au Louvre d'un « musée Charles X » (incluant

une section égyptienne dirigée par Jean-François Champollion), inauguré le 15 décembre 1827. Ce musée, installé dans une série de salles au premier étage de la Cour carrée, empiétait déjà sur la salle des Colonnes. Une nouvelle vague d'acquisitions sous le règne de Napoléon III (notamment avec les missions de Mariette) entraîna l'entrée de plusieurs milliers de pièces au département égyptien. Ce projet de réaménagement de la salle des Colonnes du 28 janvier 1864 illustre le souci permanent des conservateurs du Louvre de s'adapter tant à l'accroissement des collections qu'à l'évolution de la science égyptologique. **PR**

### **112** **L'installation au Muséum des collections du Prince Henri d'Orléans et de M. Bonvalot ; couverture de la revue « L'Univers Illustré », 13 juin 1891**

29 x 41  
*Arch. nat., 300AP(III)/327*  
(archives de la Maison de France)

Henri d'Orléans (1867-1901) a consacré sa courte vie aux voyages. En parallèle à sa passion de la chasse il sut développer une grande compétence pour la collecte de spécimens d'histoire naturelle. De juillet 1889 à janvier 1891 il effectua une longue expédition à travers l'Asie centrale et l'Asie du Sud-Est en compagnie de Gabriel Bonvalot et du père Dedeckens, pour laquelle ils furent récompensés à leur retour de la médaille d'or de la Société de géographie de Paris. Durant leur périple ils réunirent d'importantes collections zoologiques, botaniques et ethnographiques, offertes ensuite au Muséum national d'histoire naturelle. Ces collections furent présentées au public dans le cadre d'une exposition temporaire ouverte au Muséum durant l'été 1891 ; elles firent aussi l'objet de plusieurs publications scientifiques au cours des années suivantes. **PR**

*De l'exploit  
au martyre:  
l'explorateur ce héros*

L'explorateur a souvent été perçu, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, comme un pionnier de la science, une avant-garde de la civilisation en marche: il a, par conséquent, volontiers été placé sur le piédestal du héros. Le voyageur, soucieux de sa renommée, vante ses exploits (plus ou moins réels ou alors enjolivés), voire construit sa propre légende de son vivant. S'il a le malheur de mourir ou de disparaître sur son champ d'action, ce sont ses coreligionnaires ou ses instances de tutelle qui se chargeront de l'établir, le faisant alors rentrer au panthéon des martyrs.

**113** « Ascension de l'Illimani par M. Wiener et ses compagnons », dans A. Bitard, *Les Races humaines et les grandes explorations du globe*, 1880

Gravure

Volume ouvert: 40,5 × 30 × 5

Collection particulière

Au début de l'année 1877, alors qu'il est sur le point d'achever sa mission d'exploration archéologique du Pérou et de la Bolivie, Charles Wiener veut profiter de sa présence à proximité du Nevado Illimani, point des Andes boliviennes culminant à 6462 mètres, pour entreprendre l'ascension de l'un de ses sommets, qu'il baptisera « pic de Paris ». À son retour en France, il évoquera cet exploit dans une conférence donnée le 18 décembre 1877 devant la prestigieuse Société de géographie de Paris. La gravure publiée dans cet ouvrage de vulgarisation illustre l'ascension triomphale de Wiener et de ses compagnons: l'explorateur était ainsi présenté comme un héros conquérant, digne d'être pris pour modèle par la jeunesse. En fait, il est permis d'émettre les plus grands doutes sur la réalité de cet « exploit », de même que pour un certain nombre d'anecdotes relatées dans son récit de voyage *Pérou et Bolivie*, publié chez Hachette en 1880. PR

**114** Portrait photographique de Remijio Valverde, Arthur Thouar et Théophile Novis. Photographie de l'atelier A. Valdez, Bolivie, 1887

Tirage photographique

17,5 × 25

Arch. nat., F/17/3009/2, dossier Thouar

Après sa recherche de l'expédition disparue de Jules Crevaux en 1883, puis ses explorations du cours du rio Pilcomayo (Bolivie orientale) en 1885 et 1886, Arthur Thouar est devenu une célébrité tant en France qu'en Amérique du Sud. En décembre 1886 le gouvernement bolivien l'engage afin de déterminer les possibilités d'aménagement d'une route depuis Sucre, la capitale, jusqu'à Puerto Pacheco, un front pionnier dans la partie septentrionale du Chaco. Cette expédition durera près d'un an et aboutira à un échec. Cela n'empêchera pas Thouar, à son retour à Sucre en novembre 1887, de se rendre dans l'atelier du photographe Valdez pour poser fièrement avec deux de ses compagnons, Remijio Valverde et Théophile Novis, dans leurs vêtements dépenaillés d'explorateurs harassés. Ce cliché sera utilisé sous forme de gravure pour illustrer le récit de l'exploration parue d'abord dans la revue *Le Tour du monde* en 1890, puis dans le livre de Thouar publié par Hachette en 1891; les explorateurs y apparaîtront dans un cadre naturel imaginé par le graveur. PR

Reproduction sur la cimaise  
**Gravure tirée du portrait photographique de Remijio Valverde, Arthur Thouar et Théophile Novis, réalisé par l'atelier A. Valdez, à Sucre (Bolivie) Publiée dans *Explorations dans l'Amérique du Sud*, par Arthur Thouar, Paris, Hachette, 1891**

Collection particulière

**115** Lettre du directeur des musées nationaux au ministre de l'Instruction publique en vue de faire accorder la croix de la Légion d'honneur à Jeanne Dieulafoy pour « services importants rendus à la science », 16 décembre 1885

21,5 × 31,5

Arch. nat., 20140044/2

L'ordre de la Légion d'honneur a été fondé par Napoléon Bonaparte le 19 mai 1802 afin de distinguer les personnes ayant accompli une action particulièrement valeureuse ou brillante au service de la Nation. Par la suite il ne fut pas rare que l'admi-



nistration proposât de récompenser par la croix de la légion d'honneur l'auteur d'une découverte scientifique, d'une invention technique notable, d'un fait d'armes, etc. Le 16 décembre 1885 Louis Nicod de Ronchaud, directeur des musées nationaux, écrit à son ministre de tutelle afin de lui proposer de distinguer Jeanne Dieulafoy (1851-1916) pour « services importants rendus à la science ». Depuis 1884, Jeanne et son mari Marcel Dieulafoy menaient d'importantes fouilles archéologiques dans l'antique ville de Suse, capitale de l'ancienne Perse achéménide (dans l'actuel Iran); leurs travaux contribuèrent à une meilleure connaissance historique du site et à l'accroissement des collections orientales du musée du Louvre. Jeanne fut nommée chevalier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1886. **PR**

**116** **Hommage de la France aux héros du *Pourquoi pas?* « M. Albert Lebrun a assisté à leurs obsèques nationales » Coupure du Petit Parisien, 13 octobre 1936**

21 × 31

*Arch. nat., F/17/17234, dossier Charcot*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les obsèques sont pour les Républicains, depuis celles du général Foy en 1825, l'occasion de manifestations politiques. Sous la III<sup>e</sup> République, les funérailles nationales, dont l'archétype sont celles de Victor Hugo (1885), sont pour le nouveau régime un moyen de renforcer sa légitimité et de constituer des exemples de « grands hommes ». Sportif et savant reconnu, homme de courage durant la Guerre de 1914-1918 comme lors de ses voyages polaires, le Commandant Jean-Baptiste Charcot, mort en mer d'Islande le 16 septembre 1936, offre une de ces figures de progrès autour desquelles la République menacée espère rassembler. Ses funérailles, le 12 octobre 1936, où sont associés les quarante disparus du *Pourquoi pas? IV* (seul survécut le maître timonier Eugène Gonidec), précèdent celles du 30 décembre 1936 pour l'aviateur Jean Mermoz, disparu le 7 décembre à bord de la *Croix du Sud*. **NG**

**117** ***Les explorations inconnues. Entre deux océans. Voyages et aventures*, par Lucien Biart. Paris, A. Hennuyer imprimeur-éditeur, fin XIX<sup>e</sup> siècle**

volume ouvert à la page de garde: 30 × 25 × 5

*Collection particulière*

Lucien Biart, pharmacien français établi à Orizaba (Mexique), se passionnait pour les antiquités précolombiennes et l'histoire naturelle. Le 27 février 1864, dans le cadre d'une expédition militaire au Mexique, Napoléon III instaurait à Paris une commission scientifique chargée d'étudier le pays, son

histoire et ses ressources. Pour l'aider dans sa tâche, quelques personnalités locales, reconnues pour leurs connaissances ou compétences scientifiques, furent nommées « membres correspondants » de la commission, parmi lesquels Lucien Biart. Au moment de l'évacuation du corps expéditionnaire français (1867) Biart, craignant pour sa sécurité, préféra rentrer lui aussi en France, où il s'inventa bientôt une nouvelle vie. Mettant à profit ses expériences passées, il se mit à écrire des romans d'aventures pour la jeunesse où le dépaysement et les descriptions d'histoire naturelle tenaient une place importante. Biart compte, avec Louis Bousсенard et bien sûr Jules Verne, parmi les auteurs à succès de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans ce registre du roman d'aventures et d'explorations. **PR**

## REMERCIEMENTS

Directrice des Archives Nationales  
*Françoise Banat-Berger*

Directeur des publics  
*Ghislain Brunel*

Directeur des fonds  
*Emmanuel Rousseau*

Directrice de l'appui scientifique  
*Béatrice Hérold*

### Pour l'exposition aux Archives nationales (hôtel de Soubise)

Commissariat scientifique  
de l'exposition  
*Pascal Riviale*, chargé d'études  
documentaires aux Archives  
nationales, chercheur associé  
au centre EREA du Laboratoire  
d'ethnologie et de sociologie  
comparative (UMR 7186 CNRS-  
Université Paris-Ouest-Nanterre)

Commissariat technique  
*Régis Lapasin*, sous la direction  
de *Pierre Fournié*, responsable du  
département de l'Action culturelle  
et éducative

Restauration  
Département de la conservation,  
atelier de restauration, de reliure  
et de dorure  
*Marc Gacquièr* et son équipe

Photographies  
Département de la conservation,  
pôle Image  
*Marc Paturange* et son équipe

Audiovisuels  
Direction administrative  
et financière  
*José Albertini*

Montage des documents  
et suivi chantier  
Atelier du département de l'Action  
culturelle et éducative  
*Jean-Hervé Labrunie*, chef de  
travaux d'art, *Agathe Castellini*,  
*Agata Cieluch*, *Raymond Ducelier*  
et *Christophe Guilbaud*

Communication  
*Catherine Vergriète*,  
*Laurent Évrard*

Médiation pour les scolaires  
Service éducatif du département de  
l'Action culturelle et éducative  
*Annick Pegeon* et son équipe

Accueil du public  
Agents du département  
de l'Action culturelle et éducative  
*Françoise Cochard* et son équipe

Sécurité  
Pôle sécurité-sûreté du site de Paris  
*Hugo Pommier* et son équipe

Scénographie  
La Fabrique Créative,  
*Henri Joaquim*, assisté de  
*Pauline Bernard*

Graphisme d'exposition  
et de communication  
La Fabrique Créative,  
*Isabelle Abiven*, assistée de  
*Cassiel Roturier*, stagiaire

Conception et installation lumière  
et audiovisuel  
La Fabrique Créative,  
*François Julien*

Réalisation agencement général  
et impressions  
Décorama GL Events,  
pour La Fabrique Créative

## PRÊTEURS

MUSÉE DU QUAI BRANLY  
*Stéphane Martin*, président  
*Yves Le Fur*, directeur des  
collections; *Hélène Joubert*,  
responsable collections Afrique;  
*Sarah Ligner*, responsable de  
l'unité patrimoniale mondialisation  
historique et contemporaine;  
*Hélène Maigret-Philippe*,  
responsable du pôle des prêts,  
dépôts et acquisitions;  
*Paz Nuñez-Regueiro*, responsable  
collections Amérique du Sud;  
*Philippe Peltier*, responsable  
collections Océanie; *Carine Peltier*,  
responsable de l'icôneothèque;  
*Frédérique Servain-Riviale*, chargée  
de documentation des collections

MUSÉE DES ARTS ET MÉTIERS  
*Yves Winkin*, directeur  
*Tony Basset*, responsable des  
réserves; *Anne-Laure Carré*,  
chargée de collections au  
département Patrimoine et  
collections; *Marie-Annick Cazaux*,  
directrice du Service commun  
de la documentation;  
*Marie-Sophie Corcy*,  
responsable des collections  
et de la communication;  
*Florence Desnoyers*, médiateur  
documentaire au Service commun  
de la documentation;  
*Frédérique Desvergnès*,  
responsable de la Photothèque;  
*Cyrille Foasso*, responsable  
des collections d'instruments  
scientifiques et de mécanique;  
*Cécile Formaglio* responsable  
du pôle Patrimoine; *Emmanuelle  
Minault-Richomme*, directrice  
adjoite du Service commun  
de la documentation;  
*Dominique Vandecasteele*,  
responsable du département  
Patrimoine et Conservation;  
*Aminata Zerbo*, chargée du suivi  
des prêts

MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE  
NATURELLE  
*Bruno David*, directeur général;  
*Michelle Lenoir*, directrice  
de la Bibliothèque centrale;  
*Pascale Heurtel*, responsable  
du service des collections  
de la Bibliothèque centrale;  
*Nathalie Prat*, régie des  
expositions; *Alice Lemaire*, mission  
Conservation et communication

BIBLIOTHÈQUE ÉRIC-DE-DAMPIERRE  
*Philippe Erikson*, directeur du  
Laboratoire d'ethnologie et de  
sociologie comparative; *Frédéric  
Dubois*, responsable de la  
Bibliothèque

MUSÉE FRANÇAIS DE LA  
PHOTOGRAPHIE  
*Rémi Calzada*, directeur;  
*Céline Robert*, documentaliste  
CINÉMATHÈQUE ROBERT-LYNEN  
*Emmanuelle Devos*, directrice

#### FONDS PRIVÉS

Archives de la Maison de France  
*Monseigneur le Comte de Paris*,  
chef de la Maison de France  
*Jean-Pierre Babelon*, administrateur  
de la Fondation Saint-Louis  
*Yvonnique Alfred*

Fonds Baratier  
*Patricia d'Athis*

Fonds Hyacinthe de Bougainville  
*Comte de Bronac de Bougainville*

Fonds Jean-Baptiste Charcot  
*Anne-Marie Vallin-Charcot*  
*Françoise Héritier*

Rédacteurs des notices  
*Vanessa Aspart*  
*Géraldine Barron*  
*Estelle Bégué*  
*Stéphanie Caffarel*  
*Laure Carbonnel*  
*Isabelle Chave*  
*Marie-Sophie Corcy*  
*Christiane Demeulenaere-Douyère*  
*Marc Durand*  
*Cyrille Foasso*  
*Nadine Gastaldi*  
*Emmanuelle Giry*  
*Virginie Grégoire*  
*Thierry Guilpin*  
*Anne Leblay-Kinoshita*  
*Armelle Le Goff*  
*Marie-Barbara Le Gonidec*  
*Pascal Mongne*  
*Édith Pirio*  
*Pascal Riviale*  
*Stéphane Rodriguez-Spolti*  
*Bertrand Sainte-Marthe*  
*Brigitte Schmauch*

## Pour le catalogue de l'exposition

Responsable scientifique  
*Pascal Riviale*

Chargée de la coordination  
scientifique  
*Claire Béchu*

Coordination du catalogue  
*Régis Lapasin*

Graphisme du catalogue  
Imprimerie BIALEC, *Maguy Serin*

## Nous tenons également à remercier les personnes suivantes qui ont apporté leur concours à l'exposition et à la réalisation du catalogue qui l'accompagne

Archives nationales  
*Michèle Arigot*  
*Vanessa Aspart*  
*Pascale Bailly*  
*Carole Bauer*  
*Claire Béchu*  
*Estelle Bégué*  
*Guy Bernard*  
*Pauline Berni*  
*Alain Berry*  
*Rémi Champseit*  
*Corinne Charbonnier*  
*Isabelle Chave*  
*Émilie Couesnon*  
*Christiane Demeulenaere-Douyère*  
*Marc Durand*  
*Marc Gacquièrre*  
*Nadine Gastaldi*  
*Céline Gaudon*  
*Emmanuelle Giry*  
*Virginie Grégoire*  
*Thierry Guilpin*  
*Flore Hervé*  
*Anne Leblay-Kinoshita*  
*Nathalie Le Bec*  
*Sylvie Le Goedec*  
*Armelle Le Goff*  
*Ludivine Leroy-Banti*  
*Catherine Mérot*  
*Stéphane Méziache*  
*Marc Nébot*  
*Samia Otmani*  
*Marc Paturange*  
*Édith Pirio*  
*Yann Potin*  
*Geneviève Profit*  
*Stéphane Rodriguez-Spolti*  
*Zénaïde Romaneix*  
*Émeline Rotolo*  
*Anne Rousseau*  
*Bertrand Sainte-Marthe*  
*Brigitte Schmauch*  
*Olivier Valat*  
*Marine Zelverte*

Personnalités extérieures  
*Géraldine Barron*  
*Stéphanie Caffarel*  
*Laure Carbonnel*  
*Jean-Pierre Chaumeil*  
*Marie-France Fauvet*  
*Marie-Barbara Le Gonidec*  
*Pascal Mongne*  
*Alain Piquois*

**L'ouvrage accompagnant l'exposition**, publié sous la direction de Pascal Riviale, commissaire scientifique de l'exposition, est également en vente à la caisse du Musée.

**Un cycle de conférences** est organisé autour de l'exposition, les samedi à 15 h 00 au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Soubise (renseignements à l'accueil du Musée)

## Accompagnement pédagogique de l'exposition:

• **Vernissage pédagogique de l'exposition: le mercredi 4 mai 2016 de 15h30 à 17h30**  
Inscription obligatoire à l'adresse suivante:  
service-educatif.an@culture.gouv.fr

• **Visites libres sous la conduite d'un professeur**  
Réservation obligatoire auprès du service éducatif.

• **Visites guidées de l'exposition pour les scolaires** (afin de faciliter la circulation dans l'exposition, les classes sont systématiquement dédoublées.  
Réservation obligatoire auprès du service éducatif. *Durée: 1 heure*).  
Tarif: 100 € pour la classe (Tarif REP: 50 € pour la classe)

• **Ateliers pédagogiques**

« *Carnets de voyages* », sur les sites de Paris et Pierrefitte-sur-Seine

La visite de l'exposition permet au jeune public d'appréhender les grandes thématiques du voyage d'exploration: sa préparation, son déroulé et sa restitution sous forme de lettres, carnets ou mémoires. En salle d'atelier, les élèves sont invités, à partir d'une sélection de documents choisis, à rédiger un carnet de voyage sous le mode autobiographique.

« *Dans l'atelier du cartographe* », sur les sites de Paris et Pierrefitte-sur-Seine

L'observation et l'analyse du corpus de cartes exposé permettent aux élèves d'appréhender les procédés techniques et les fondements de l'élaboration des cartes depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Géographes de cabinet, ils réalisent ensuite une carte selon ces techniques anciennes.

*Durée: 2 heures, visite de l'exposition comprise (dans le cas des ateliers donnés sur le site de Pierrefitte-sur-Seine, possibilité de visiter l'exposition à une autre date)*

Niveaux: Primaires-collèges.

Tarif: 100 € pour la classe (Tarif REP: 50 € pour la classe)

Renseignements et réservation: 01 75 47 20 06 - service-educatif.an@culture.gouv.fr

• **Visites pour les adultes**

Pour les groupes déjà constitués exclusivement (dans la limite de 25 personnes)

demandes de visites guidées auprès de Stéphanie Colliard:

01 40 27 60 29 - stephanie.colliard@culture.gouv.fr

• **Pour les individuels**

Sur inscription, 2 vendredis par mois à 14 h 00

Renseignements et réservation: 01 75 47 20 06 - service-educatif.an@culture.gouv.fr

# Exposition du 13 avril au 19 septembre 2016

**Archives nationales  
Hôtel de Soubise**

60, rue des Francs Bourgeois 75003 Paris

Du lundi au vendredi de 10h00 à 17h30

samedi et dimanche de 14h00 à 17h30

Fermé le mardi et les jours fériés

[www.archives-nationales.culture.gouv.fr](http://www.archives-nationales.culture.gouv.fr)



**ARCHIVES  
NATIONALES**